

ARMAND AIGOUY



CLERC DE SAINT-VIATEUR

1911-1986



1 Maison natale
à la Volpilière :
Entrée couverte
conduisant à
une courette
devant la maison.

2 La Volpilière :
Quelques maisons du
hameau ;
celle d'Armand
est la plus basse
à droite (flèche).



3 La Volpilière :
Maison au toit restauré,
dans la rue de l'Arc.



CONGREGATION DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

PROVINCE DE RODEZ

DECES du Frère Armand AIGOUY

1911 - 1986

Nous recommandons à vos prières le Frère Armand AIGOUY, décédé le 13 mars 1986, à l'âge de 75 ans, dans sa 58ème année de profession religieuse.

Le F. Armand AIGOUY était né à La Volpilière (Lozère), le 29 décembre 1911.

Le 7 septembre 1923 il entre au Juvénat, le 14 août 1927 au Noviciat, le 15 août 1928 prononçait ses premiers vœux, et le 20 octobre 1935 ses engagements perpétuels.

En 1928, après ses premiers vœux, il est nommé à Saint-Martin à Naucelle, et en 1931 à Roquefort.

En 1932 il accomplit son service militaire.

Notre confrère exerce ensuite à Sanvensa en 1933, au Sacré-Coeur à Rodez en 1935, à Saint Sernin sur Rance, comme directeur, en 1938.

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier en 1940.

Après 5 ans de captivité en Allemagne, il rentre en France. En 1945 il revient à son premier poste à Naucelle, et en 1952 à l'école du Sacré-Coeur à Rodez.

En 1985, à la suite de sérieux problèmes vasculaires, il quitte Rodez pour la maison de retraite de N.D. de Treize-Pierres.

Le 13 mars 1986, aggravation soudaine de son état. Notre confrère est hospitalisé d'urgence à la clinique St Alain où il devait décéder quelques heures après.

Ses obsèques ont été célébrées le 15 mars à la chapelle de Notre-Dame de Treize-Pierres, suivies de l'inhumation dans la concession des C.S.V. au cimetière de Villefranche de Rouergue.

Qu'il repose en paix.

CELEBRATION DE LA PAQUE
DE NOTRE FRERE ARMAND AIGOUY
DANS LA PAQUE DU CHRIST

Samedi 15 mars 1986, les Viateurs de la province de Rodez accompagnaient le frère Armand AIGOUY à sa dernière demeure. Sa soeur Marie, des parents, des amis, des enseignants, des prêtres, des religieux, des personnels de service emplissaient la chapelle de Notre-Dame de Treize-Pierres, pour une célébration toute empreinte de simplicité comme Armand l'aurait aimée.

L'homélie prononcée par le Père provincial reprenait la Parole de Dieu proclamée dans l'événement.

Deux textes avaient été retenus :

Le 1^o, extrait de la deuxième lettre de Paul aux Corinthiens IV. 1-3 invitait à la persévérance dans les détresses, les contraintes, les angoisses, les coups, les prisons, les émeutes, les fatigues...

Le 2^o, extrait de l'Evangile de Marc IX. 33-37 répondait à la question posée par les apôtres : "Qui est le plus grand ?" par la mise en scène de l'enfant.

* * *

Chers confrères,
Chère soeur, parents et amis.

La vie contrastée du frère Armand faite à la fois d'**affirmation** et d'**ab-négation**, s'est accomplie dans la **désappropriation** totale au fur et à mesure qu'il vivait ses dernières années, ses derniers jours, ses derniers instants.

Il était prêt pour le don total lorsque ce jeudi soir 13 mars, vers les 20 heures, en bon et fidèle serviteur, il entra dans la joie de son Maître.

Cette vie accomplie pour Dieu au milieu de ses frères, des petits particulièrement, avait son origine, sa source à la Parade, dans une terre dure et austère de Lozère. C'est là qu'il était né d'un père et d'une mère qui faisaient son admiration : sa mère pour sa tendresse et son dévouement, son père pour son culte de la belle ouvrage. Il était forgeron, le forgeron.

C'est de son père qu'il tenait cette personnalité accusée, bien affirmée allant quelquefois jusqu'à l'intransigeance, et de sa mère cette personnalité plus avenante, plus sensible, capable d'amitié, de relation créatrice.

Les événements allaient contribuer à parfaire ces deux faces complémentaires d'une des personnalités les plus attachantes, accomplie maintenant dans le face à face avec le Seigneur qui l'avait choisi.

Quand je parle d'événement, je voudrais en évoquer trois :

1. Les années de guerre et de captivité en Allemagne.
2. Les années passées dans l'Education.
3. Le chemin final du calvaire.

1. La guerre et la captivité n'ont pu qu'opérer des tailles cruelles dans cette vie de jeune Saint-Cyrien, plus prédisposé au commandement qu'à l'agenouillement, qu'à la servitude.

Or, pendant cinq ans, il allait connaître la dure épreuve de la sujétion, de l'assujettissement.

A l'instar de Paul, que de détresses, de contraintes, d'angoisses, de fatigues, de veilles infligées et subies .
Lui aussi avait su faire preuve de patience,
employer à bon escient les armes offensives et défensives de la justice,
pratiquer un amour sans feinte,
dire une parole de vérité.

Frère Armand avait su faire de ce temps de captivité un temps de vérité sur lui-même et sur ses "Maîtres" d'alors. Il avait su voir l'aspect positif de son exil, apprendre la langue de l'adversaire, se passionner pour le génie de ses auteurs inspirés, au fond communier dans la plus profonde différence.

A l'intérieur d'une abnégation subie,
Dans le contexte d'une volonté de puissance exacerbée,
N'était-ce pas la manière qu'il avait choisie pour rester en tout temps, un homme digne, un homme debout ?

La violence, la volonté de puissance, quelles tentations .

Ces tentations, celles du pouvoir, du savoir, de l'avoir, du valoir, Jésus au désert, les avait toutes refusées parce qu'elles aliènent l'Homme.

Et pourtant, qui que nous soyons, ces tentations nous guettent, elles nous assaillent. Et les apôtres même y cédaient.

"De quoi discutiez-vous en chemin" ? Leur demande Jésus.

Ils s'étaient querellés pour savoir qui était le plus grand.

"Si quelqu'un veut être le premier qu'il soit le dernier de tous, le serviteur de tous".

Telle est la réponse de Jésus.

"Les grands commandent en maîtres, et font sentir leur pouvoir, qu'il n'en soit pas ainsi de vous".

"Et prenant un enfant, il le plaça au milieu d'eux, et après l'avoir embrassé, il leur dit" :

"Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là m'accueille moi-même ; et qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé".

2. De retour de captivité, c'est vers ce ministère des enfants, vers cette maîtrise du coeur que le frère AIGOUY va orienter sa vie d'une façon définitive, indéfectible, irréversible.

Comme Clerc de St Viateur, il mettra au service de tous ses élèves, petits et grands, toute sa riche personnalité évangélisée par l'événement. Dans le même temps, le même lieu et le même acte, il sera pour eux affirmation et abnégation. L'autorité qu'il détenait de son père va se déployer en service discret de chacun de ces petits. Il y va désormais d'une maternité toute spirituelle, celle qu'il tenait de sa mère.

Frère Armand saura pratiquer une autorité de croissance, celle qui permet à l'enfant, à l'adolescent, au jeune de devenir l'homme, l'adulte de demain. Les confrères, les professeurs et les élèves de St Martin de Naucelle, et ceux du Sacré-Coeur de Rodez se souviennent du frère AIGOUY éducateur.

Affirmation et abnégation, quel difficile équilibre à trouver.

Deux notes qui deviennent consonnantes à mesure qu'elles expriment le don total, l'amour total.

3. Deux notes qui dans la vie de notre frère Armand allaient, vers la fin se fondre dans une troisième : la **désappropriation**.

La désappropriation qui consiste à ne s'approprier plus rien, à porter les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance à leur fruit maximal.

Frère Armand, progressivement se désappropriait de tout, de ses biens, de sa famille, de ses amis les plus chers, de lui-même.

Il ne parlait pas de sa maladie, il ne parlait pas de ses états d'âme.

Comme un enfant, il allait vers le Père, mais il était conduit par une main sûre.

"Tu sais, me disait-il ces jours-ci, je ne passe pas beaucoup de temps à prier, mais je sais aller jusqu'au bout de l'allée de la Vierge.

Et là, devant la statue, je m'arrête un instant,

pour un seul regard,

un seul mot :

MAMAN !

La famille d'Armand : le père, la mère, l'enfant !

La famille divine : le Père, la Mère, l'Enfant !

Les voilà, aujourd'hui, tous les six réunis dans un septième

"UN SEUL ET MEME ESPRIT", l'Esprit d'Amour.

Frères bien-aimés !

Pour Armand, ce Carême a été pour lui : "le temps favorable,
le jour du salut."

Merci à sa famille de nous l'avoir donné,

Merci à la Communauté de Notre-Dame de Treize-Pierres et plus spécialement à tous ceux qui l'ont accompagné jusqu'au bout du chemin.

Armand ! En mon nom personnel, au nom de tous les confrères, de tous les élèves parents et amis :

grand merci pour ton ministère,
pour ton témoignage viatorien.

Père Jean-Marie ROUX
Supérieur provincial

Puis ce fut, comme chaque fois, le rassemblement au cimetière de Villefranche et l'au-revoir priant des frères à leur frère, des amis à leur ami.

Vous me permettrez de présenter à grands traits quelques aspects caractéristiques de notre frère Armand. Je le fais d'autant plus volontiers que j'ai apprécié les services rendus, pendant des années, modestement et avec le sourire.

Armand naquit sur la paroisse de La Parade en Lozère, le 29.12.1911. Il prononça ses premiers vœux en 1928 et ses vœux perpétuels en 1935. Enseignement, service militaire, enseignement, guerre, captivité, enseignement, retraite au Sacré-Coeur à Rodez, à Treize-Pierres ensuite, d'où le Seigneur l'a rappelé à lui le 13 mars 1986, au soir.

Armand était à la fois un ami sensible, serviable, fidèle pour tous ceux qui avaient gagné sa confiance et un redoutable pourfendeur de tout ce qu'il croyait être une injustice ou un manque de franchise.

Il était devenu un intarissable conteur de ses souvenirs : souvenirs d'enfance sur le rude plateau du Méjean, souvenirs des années de captivité en Allemagne, qui l'avaient profondément marqué. De sa vie d'enfant ou de prisonnier, il n'avait retenu que les heures claires "pour ne pas attrister ses amis".

N'importe quel mot entendu au détour d'une conversation pouvait enclencher la mécanique du souvenir et libérer le flot verbal. Et, à force de ménager le suspense ou de procéder par allusions, il plongeait l'auditeur dérouté dans la plus grande perplexité. Heureusement il n'exigeait pas qu'on l'écoute.

Armand fut surtout un enseignant compétent, soucieux du travail bien fait. Les jeunes, sous ses airs bourrus, avaient deviné un cœur et reconnu un éducateur qui les aimait. Et ils le lui rendaient bien.

Cette fidélité à Dieu, à la communauté, à sa mission auprès des jeunes, malgré bien des orages, des tempêtes et des révoltes, est un magnifique exemple de ce que peut la grâce lorsqu'elle est accueillie par un cœur foncièrement bon.

Armand, le Seigneur a fait en toi des merveilles. Que son nom soit à jamais béni.

Marcel MOLY

(VIE N° 95 de mars 86 - p. 63 et suivantes)

LETTRE OUVERTE

M. Armand AIGOUY
Ancien matricule 6739
Stalag XI A 170-13
Paradis du Bon Dieu

Cher Armand,

Je ne connais pas ton adresse exacte dans la Nouvelle Demeure : le numéro de ta Salle, de ton Allée, de ton Fauteuil... et tout le reste. J'espère cependant, je suis sûr même, que chez vous les postes sont bien organisées, aussi bien et peut-être même, mieux que chez nous !...

De toute façon, pour plus de sûreté je confierai ce pli à mon Ange Gardien, lequel, je pense, a gardé de bonnes relations avec le tien, vu qu'ils se sont côtoyés pas mal de temps sur la terre et se connaissent forcément très bien.

Voilà : ce matin donc 1er jour d'avril, mardi de Pâques, j'avais envie, j'avais besoin de venir te dire bonjour. Je n'aurais pas pu peut-être le faire plus tôt. Il était indispensable pour moi d'avaloir l'événement de ton départ si brusque, de prendre un peu de recul, de laisser le silence et la paix se réinstaller en moi.

Cela ne fait même pas trois semaines en effet que tu nous as quittés, le jeudi 13 mars au soir ; ce soir-là le téléphone nous apprenait ton hospitalisation ; et le lendemain à l'aube c'est ton départ qu'il nous apprenait !

Ca s'est passé très vite, j'imagine. Ton Ange s'est approché, il t'a dit : "Armand, nous allons partir, le Père attend..." Et tu as répondu tout simplement : "Allons-y ! Mon baluchon est prêt !"

D'une poussée d'épaule, la porte a cédé, la lumière a giclé, aveuglante à te faire ciller ! Le Pays de la Liberté était là, si proche, si proche ! Libre ! Libre ! Libre d'aimer et de vivre ! Quel choc et quelle ivresse !

Tu avais connu un moment semblable dans ta chair avec tes camarades de Stalag XI A, un jour de libération, attendu, rêvé, appelé durant cinq dures années.

Je sais cela et le choc que ce fut pour toi et la marque durable que laissèrent en toi ces cinq années de captivité. De captivité oui, et d'amitié surtout ! Ah ! s'il est une chose que j'ai admirée de tout mon cœur émerveillé, à travers tes récits entendus pour la cent et unième fois, c'est bien l'extraordinaire et durable amitié qui a su fleurir entre vous dans l'entrelacs des barbelés ! Ah ! tes amis anciens prisonniers, des frères qu'ils étaient pour toi, et même plus !

De tout cela nous reparlerons tranquillement plus tard, puisque le Père provincial, Jean-Marie ROUX, m'a demandé de te "faire revivre". Te faire revivre ! mon pauvre Armand ! Comme si maintenant dans la Lumière du Ressuscité, que nous venons tout juste de fêter, tu n'étais pas plus Vivant que nous tous ! Comme si tu ne nous précédais pas dans la Vie !

Bien sûr, je comprends ce que veut dire Jean-Marie. Il me demande de ne pas laisser la braise de l'amitié s'assoupir dans nos coeurs, recouverte par la cendre de nos négligences et de nos oublis. Oui, j'essaierai de mon mieux, amicalement, fraternellement, avec l'aide de tes frères, de tes proches, de tes amis, j'essaierai, en les feuilletant, de faire revivre nos meilleurs souvenirs.

C'est pour cela d'ailleurs que ce matin j'ai tourné discrètement la clef de la porte de ta chambre, à l'école du Sacré-Coeur. Ta chambre, toute voisine de la mienne, et silencieuse depuis quelques mois, depuis mai 1985, où tu gagnas la clinique de Rodez, puis notre maison de repos de Treize-Pierres pour ne plus jamais revenir.

Il y a quelques mois, j'eusse frappé, presque timidement : toc-toc ! Immédiatement ta voix forte, quoique plutôt basse et rauque, et où roulaient quelques cailloux caussenards, ta voix aurait immédiatement donné le feu vert. Entrebaillant la porte, il m'était impossible de ne pas te voir, de ne pas te trouver assis bien droit à ta table, au milieu de ta chambre et face à la fenêtre. Tes yeux noirs vifs comme des vrilles, et qui s'éclairaient pourtant malicieusement d'un bouquet de rides en étoile au coin des tempes me questionnent d'eux-mêmes. Tes lèvres frémissent : je le sais, je le sens, la boutade va jaillir, imprévisible, imparable. Puis tu te mettras à parler, à parler, à dire à raconter ce que tu fais, ce que tu lis, les astuces pointues du "mot croisé" que tu es en train de tordre, les aventures du livre que tu lis, qui te feront penser à d'autres, lesquelles t'ouvriront encore d'autres pistes, où tu m'entraînes, où j'essaie de te suivre, de ne pas me perdre, de repérer au passage par-ci par-là quelques poteaux indicateurs, qui passent trop vite, car te voici déjà plus loin, ayant obliqué sans crier gare vers une autre direction. De tout cela je ne m'affole guère d'ailleurs car je sais que finalement à force de tourner, comme des brebis folles sur ton Causse natal nous finirons par nous retrouver à notre point de départ. Tu mettras fin à l'entretien par quelque nouvelle boutade sonore en éclat de rire, et tu me flanqueras à la porte en me reprochant de te faire perdre le temps.

Oui, mais ça c'est le passé. Aujourd'hui donc, étais-je en train de te dire, j'ai tourné discrètement la clef de ta chambre. La chaise vide, la table nette avec seulement quelques papiers bien rangés, et sur la commode à gauche de l'entrée les dernières revues que tu lus, en mai, avant de t'en aller. Tout a l'air de t'attendre, de se "languir" de toi. Ta chambre est restée telle que tu l'as quittée. Il y a peu de choses, mais chaque chose est minutieusement à sa place. Cela aussi fait partie de ta personnalité. Tu aimais les choses claires, nettes, et tu n'aurais pas apprécié les improvisations brouillonnes.

Posée sur un coin de la table une grande feuille blanche, écrite de ta fine écriture racée et sensible attire mon attention. Ce sont des instructions que tu as adressées de "13 piR" à notre Animateur religieux que tu taquinais en l'appelant "Cher Barbichou". Elles sont datées du 11 novembre 1985. Avais-tu alors déjà quelque gros pressentiment ? Voilà que tu règles avec ordre et méthode la destination des dernières choses qui te restent : Tel et tel livre à donner, le parapluie, le costume neuf, etc...

Tes livres, les derniers qui te restent ils ne sont plus nombreux, les pauvres ! Tu t'es déjà débarrassé de tous les autres et je n'en compte plus que dix ou douze qui se serrent frileusement les uns contre les autres en bout de rayon. C'est le dernier carré des braves, des plus chers ! Chers à ton coeur, s'entend, et non autrement. D'ailleurs, s'il était possible de l'ignorer, quelques lignes dans tes instructions le rappellent formellement : "Tu sais pourquoi je tiens aux 4 livres de "Colditz"..."

Oui, je sais, moi aussi. J'ai tellement entendu parler par toi du Camp de répression de Colditz.

Voilà ; je viens de prendre sur l'étagère "Colditz, le grand refus". Je m'assois, impressionné, à ta chaise, devant ta table pour le feuilleter. Devant mes yeux, par la fenêtre, la magnifique vue vers les Costes-Rouges et les étendues du Causse que tu aimais tant. Tout près, sous ta fenêtre, j'entends les appels rieurs de tes amis les merles, qui malgré le printemps maussade et tardif, que nous avons ici cette année, se cherchent, se poursuivent, annoncent l'immanquable renouveau. C'est vrai que l'Amour s'est toujours moqué de la mort et ne craint pas de lui faire un pied de nez.

"Colditz". Dès les premières pages une série de photos d'identité me retient. Parmi elles : "Lieutenant Emile AIGOUY". Et à la page suivante :

*"MORTS POUR LA FRANCE
1939 - 1945
Lieutenant AIGOUY Emile
évadé de Lübeck, repris et disparu."*

Emile, ton frangin, compagnon de ta vie sauvageonne dans tes années de jeunesse, prisonnier lui aussi, "captif mais non vaincu", évadé, repris, et que les Nazis assassinèrent probablement à Buchenwald...

Je revois en ce moment tes yeux qui s'emplissaient de larmes, j'entends le timbre de ta voix qui s'assourdissait encore plus quand tu parlais de Colditz et d'Emile.

Je ressens en ce moment ce que tu ressentais violemment alors. Ma gorge aussi se serre à me faire mal, et il me suffit de penser à la disparition brutale de tel être cher parmi les miens pour être en pleine communion avec toi.

Tant et si bien qu'une larme glisse et vient s'écraser sur un coin de page. Et en s'écrasant elle y dessine violemment une belle étoile de lumière. Est-ce le poète ou le croyant qui veut y voir un signe ? Les deux, plutôt, mon cher Armand.

Si discret que tu fusses, il ne nous est pas possible d'ignorer que la mort d'Emile dans des conditions abominables avait planté une terrible écharde dans ton cœur, dont il ne se guérit jamais. Mais je crois, oui je crois fortement, que nos souffrances et nos larmes, parce qu'elles témoignent de notre Amour, sont de vraies semences de Vie et de Joie éternelles !

Maintenant tout cela est devenu clair pour tes yeux éblouis.

Que dire de plus ? Que tu nous manques bien sûr, ne serait-ce que pour meubler et animer nos conversations, comme tu t'en doutes. C'est seulement quand elle nous manque qu'on se rend compte de l'importance qu'avait la présence d'un frère à nos côtés. Nous sommes ainsi faits tu le sais. Quand nous l'avons nous sommes prêts à lui reprocher la moindre petite manie comme si elle était insupportable. Et puis quand le Seigneur nous le reprend nous nous apercevons qu'il était précieux pour nous avec ses immenses qualités et ses facettes de lumière. Pardonne-nous Armand si nous n'avons pas toujours su apprécier sous la pudeur des apparences la grande richesse de ton cœur.

Permetts-moi aussi de profiter de la circonstance pour te prier de porter notre souvenir très fidèle aux frères qui nous quittèrent, surtout récemment, et dont le départ nous a humainement meurtris.

Je veux saluer tout spécialement auprès de toi, celui qui fut longtemps membre de notre petite communauté locale, notre doyen aimé et vénéré, ce cher M. Ligorì VIDAL qui nous quitta voilà six années.

A vous tous nous demandons de ne pas oublier la Communauté d'ici-bas. Soyez pour elle des intercesseurs auprès du Père et insistez de tout votre crédit pour qu'elle soit conduite par l'Esprit sur les chemins du renouveau spirituel et vocationnel.

A Dieu, frère Armand.

Maurice BONY

P.S. Il paraît que tu as déjà monté, là-haut une Amicale des Anciens P.G. Ca ne m'étonne pas de toi ! Vous ne pâtrez pas à trouver quelque grand Saint Patron pour la parrainer !

LOZERE, VIEILLE TERRE...

"O Lozère ! Terre de mes aïeux !
Gamin je t'ai quittée pour d'autres cieux.

Je ravalais une salive amère
Quand on m'insultait : "Lozère - Misère !"

Je rétorquais : "Aveyron - Cochon !"
Et alors tombait la punition

Qui ravivait mon amour de gosse
Pour tout ce qui me restait au Causse.

Aujourd'hui je ne vois plus d'offenses
En ces petites impertinences..."

Armand terminera ce poème dédié :

"A mon Cadet, le petit lieutenant
qui ne revit jamais son Gévaudan"

par ces vers :

"Libéré, Adieu sol de misère !
Vive notre terre hospitalière !
Oui vive notre belle Lozère
Où m'attendait ma petite Mère !"

Comme chacun de nous, mais peut-être d'une manière plus évidente, plus éclatante, notre ami Armand était le fils de sa terre à laquelle il était viscéralement attaché.

Pour bien le comprendre et l'apprécier il faut aussi comprendre et aimer ce sol âpre et attachant qui lui pétrit le corps, le coeur et l'esprit.

Deux pseudonymes il se donna, qui tous deux disent bien la conscience qu'il avait de ses racines : "Alban du Causse" "Armand de Fabre". Fils du terroir et Fils du Forgeron, de la "maison", de "l'ostal", tout comme Jésus avait été le "Fils du Charpentier".

UNE VIEILLE TERRE DE LIBERTE

Laissons encore la plume à Armand qui écrit quelques "papiers" pour "L'Echo du Gévaudan"

"L'homme primitif a laissé chez nous quelques menhirs et davantage de dolmens. Dans ces deux mots nous retrouvons la même racine "men" qui signifie "pierre". Les premiers correspondent à nos "Pierre-Plantée", "Pierre-fiche" ; les dolmens ou "table de pierre" étaient à n'en pas douter des autels-tombeaux, et les objets provenant de fouilles minutieuses prouvent que l'homme était un être qui croyait à l'immortalité de l'âme.

Grottes et "Baumes" ont abrité l'homme des cavernes. Les plus célèbres de ces refuges chez nous sont les "Baumes-Chaudes" près de St Georges de Lévezac, la grotte de Nabrigas (Méjean) et la caverne de l'Homme-Mort près de St Pierre des Tripiers (Méjean, également).

Dans le fatras de mes notes, prises au fil des ans, je découvre celle-ci : Prunières, médecin de Marvejols, (1878) constate le premier que des trépanations avaient été effectuées chez les primitifs...

Avouez que cet homme dit primitif n'était pas plus primitif que certains de nos contemporains !"

Pif ! paf ! N'allez pas plus loin, c'est la conclusion. Vous ne l'avez pas senti venir, ni moi non plus. Un coup de patte, une pirouette, et la signature. Il faut imaginer en plus un éclair malicieux, un petit rire heureux, et on passe à la suivante.

Dans la suivante, Armand nous parle de ses ancêtres plus proches, les Gabales, tribus celtes venues du Nord qui peuplèrent le Gévaudan et y laissèrent une capitale plus tard brûlée et délaissée qui se retrouve encore aujourd'hui dans la bourgade de Javols. Il les décrit comme aimant et défendant la liberté aux côtés des Arvernes de Vercingétorix, et leurs frères d'infortune, mais ne craignant pas de "ferrailler" et de mourir pour leur cause. Mais ils étaient hélas indisciplinés "presque autant que nous" et César sut en profiter !

Dans un troisième article Armand rappelle longuement la longue lutte religieuse entre catholiques et protestants qui marqua tant cette terre sur la frange des Cévennes. Meyrueis son canton à quelques kilomètres de chez lui a toujours son pasteur de l'Eglise Réformée. Armand regrette beaucoup l'erreur que fit Louis XIV en révoquant l'édit de Nantes, rallumant la résistance, déclenchant les sinistres Dragonnades. Où croyez-vous qu'Armand va nous mener ? Et oui, en Allemagne une fois de plus. Au camp d'Altengrabow (60 km de Berlin) les prisonniers, sont réunis dans une grande salle pour écouter une conférence. S'amène un 2e classe allemand qui fit asseoir tout le monde et se présenta :

"C'était lui le conférencier.

Sans notes, sans accent, dans un français parfait, il nous dit comment ses ascendants, originaires des Cévennes, s'étaient installés en Prusse, comment d'une génération à l'autre ils avaient gardé le culte de notre langue. Durant une heure, il nous entretient sans haine et sans passion de ce qui s'était passé du temps de Louvois et des dragonnades..."

Notre ami était évidemment façonné par sa race même lointaine. C'était un vrai Gavatche. C'est le nom que les habitants du plat pays méditerranéen donnent aux demi-montagnards descendus de leurs plateaux cévenols et gévaudanais, voire rouergats. Je crois que de l'antique race il avait gardé la fierté dans l'indépendance, la rectitude du regard et de l'âme, la fidélité peut-être aussi aux amitiés liées.

Mais avec sa race, c'est aussi sa terre natale et nourricière qui le marqua profondément.

UNE APRE ET HAUTE TERRE

"La Lozère est bien le département des records. Il est le plus haut de France par l'altitude moyenne et donc le plus froid. Il est aussi le plus pauvre, par la nature du sol, et donc le moins peuplé.

Par contre beaucoup de visiteurs qui l'ont découvert vous diront qu'il est l'un des plus beaux et que la qualité de vie y est incomparable.

Que peut donc fournir aux autres ce pauvre pays ? Son air si pur, mais il faut aller sur place pour le respirer. Ses eaux non polluées qu'il envoie à la Garonne, à la Loire, et au Rhône. C'est sur ses hauteurs que prennent leur source des rivières comme le Tarn, le Lot, l'Allier et quelques autres.

Surtout la Lozère donne beaucoup de ses enfants robustes et vaillants comme le sera ce "Louis" tout neuf, que dans la tourmente on ramène à sa mère."

Gabriel CAMPREDON

Ainsi s'exprime le Père Gabriel CAMPREDON, Picpussien, dans les premières pages de son livre : "Louis DALLE, un homme libre". Ce Louis DALLE qui deviendra l'évêque d'Ayaviri dans les Andes, est né aussi en Lozère mais plus au Nord, au-delà des entailles du Tarn et du Lot, et dix ans après Armand del Fabre, et les deux présentent des similitudes de tempérament tout à fait étonnantes.

La Lozère est donc cette haute terre qui a vu naître Armand. Plus précisément, lui, se trouve le fils du Causse Méjean. A tout lecteur aveyronnais il est bien inutile de présenter nos grands Causses. Pourtant il peut se trouver quelque lecteur éloigné moins familiarisé avec la géographie locale. Pour lui, donc, rappelons, que le plateau calcaire qui occupe le Sud du Massif Central, d'altitude moyenne 1000 mètres, se trouve morcelé par les profondes entailles des rivières en plusieurs grands secteurs. Ainsi distingue-t-on, d'Ouest en Est, le Larzac, au Sud de Millau, en majeure partie aveyronnais, le Causse Noir, planté de pins, entre Dourbie et Jonte, aveyronnais aussi ; puis le Causse Méjean, c'est-à-dire Médian, entre Jonte et Tarn, et enfin, si on veut, car il y en a d'autres, le Causse de Sauveterre, au Nord du coup d'épée de Tarn. Ces deux derniers sont en terre lozérienne.

Pour achever de préciser les choses disons que le plateau du Causse Méjean vient finir en hauts encorbellements de falaises, de colonnes et de corniches, d'un côté sur les jolies et fines gorges de la Jonte (le Vase de Sèvres, c'est lui) et de l'autre il plombe directement sur les célèbres et majestueuses Gorges du Tarn au long de 35 km de splendeurs. On y accède soit de Meyrueis sur Jonte, soit de Sainte Enimie sur Tarn par des routes aussi tortueuses que pittoresques. Le tourisme international y accourt pour venir y admirer la merveille souterraine de l'Aven Armand, sans rivale en France pour ses dimensions et la profusion exotique de sa forêt stalagmitique.

UNE TERRE AU CLIMAT ET AU SOL RUDES

Le Père CAMPREDON nous disait tantôt : "C'est le département le plus froid de France". Ici on ne connaît guère que deux grosses saisons, l'hiver et l'été, chacune d'elles étant bordée "d'une frange de printemps et d'automne".

Armand nous dit aussi :

"A mille mètres d'altitude, comme se trouve notre Causse Méjean, vous pouvez bien comprendre que l'hiver, nous savions bien ce qu'était la neige. Il n'était pas rare d'en trouver le matin un matelas d'une bonne épaisseur. Et pourtant nous n'avons pas souvent manqué l'école pour ce motif, tout au moins ceux de la Borie, à 400 mètres de la Parade."

Un long hiver donc, où la vie des hommes se recueille sur elle-même, à l'abri et dans la douce chaleur du cocon familial, à l'image de celle du sol qui attend silencieusement dans la patience et souvent dans l'épreuve, l'heure des renouveaux.

Armand connaît bien ces longs hivers. Mais, avec son sang neuf et sa pétulance, il ne craint ni la bise qui le stimule, ni le vent de neige de l'eicir* qui brouille le paysage, ni la bonne neige tombée bien épaisse et bien grasse. Tout au contraire, avec ses copains, aussi galapians que lui-même, le verriez-vous sagement marcher dans la trace que le papa Gély vient complaisamment de dégager en faisant traîner à ses vaches un gros tronc d'orme en forme d'Y? Tout au contraire vous dis-je, eux, les garçons, avec les molletières que papa a ramenées de la guerre, enroulées vaille que vaille jusqu'aux genoux, c'est sur les bordures qu'ils se plaisent de cheminer, tout en allant à l'école, là où l'on se plaît vraiment d'enfoncer ses sabots montés et à se donner des allures de trappeurs de l'Alaska. Et cette neige est pour eux tous l'occasion de jeux merveilleux, et aussi, pourquoi ne pas le dire, de quelques farces et bêtises qu'il faudra bien confesser quelque jour...

Et puis soudain en mai la vie renaît et explose de partout, pressée de rattraper le temps perdu. Les brebis recluses retrouvent les longs parcours caussenards où l'herbe reste peut-être parcimonieuse, mais d'autant plus riche et savoureuse.

Pour les braves gens, et même pour les enfants c'est "le temps des grandes manoeuvres et des grands affairéments" dans les prairies et les champs. Il faut se hâter car le plein été sera vite là avec la brûlure insupportable du soleil, et la sécheresse proverbiale de ses terres sans sources.

A La Parade où vit la famille AIGOUY, les prairies et les champs, il faut vraiment les chercher pour en trouver des traces. Ici, sur toutes les croupes, affleure la roche calcaire, et la terre arable est vraiment rare. On en trouve cependant dans les jardinets familiaux enclos de murs en pierre sèche, assez pour cultiver quelques plants de salade et faire pousser un lilas rustique. Plus naturellement la terre des hauteurs entraînée par les pluies s'est recueillie dans des dépressions qui s'allongent entre les collines, ou au fond de ces dépressions circulaires si typiques dans ce Causse. Les géographes les nomment "doline" ou "poljé". Les gens d'ici les appellent des "sotch" et ils ne sont pas moins avisés que d'autres puisque ils utiliseraient paraît-il un mot de racine latine "subtus" qui signifie tout simplement affaissement. D'autres étymologistes contestent la racine latine et y voient un mot indo-européen, apparenté aux "chott" d'Afrique du Nord.

Ce qui surprend beaucoup quand on parcourt ces hautes terres calcaires, c'est l'absence de ruisseau et de point d'eau. La roche perméable avale toute pluie comme une éponge. Pour les besoins domestiques chaque maison collecte

* eicir : vent et neige, le blizzard du Plateau Central.

l'eau des toitures en des citernes. L'eau ruisselante des chemins, par fort orage, n'est pas négligée : on la dirige vers des mares circulaires, savamment construites, imperméabilisées à la pure argile et pavées. Ce sont les "lavognes" ou "lavagnes", mot tiré, affirment les étymologistes d'un radical hydronymique indo-européen "Av" celui-là même qui se retrouve dans le nom même "Aveyron". C'est dire que la chose doit être bien ancienne, si elle l'est autant que le nom.

Ceci dit, le Causse, avec ses vastes espaces sans clôtures, son silence, sa paix, ses secrets, réserve bien des enchantements à celui qui le prend en amitié et le laisse entrer dans son cœur. Il s'entendra murmurer des vers d' amoureux émerveillé :

*"Vastes espaces nus, soleil et solitude
Au milieu de rocailles, silence minéral
Infusant paix ou crainte, ainsi es-tu Comtal*
Que l'on ressent selon son intime attitude.*

*Sur l'épaule calcaire, le genévrier fidèle
Monte inlassablement la garde vigilant
Silhouette fantôme, tandis que d'un pas lent
Je vais pour mon plaisir cueillir la cardabelle.*

*Dans ses ronds verts je quête l'agaric de jachère
J'entends la grive ou l'alouette familière
Ivres de liberté, d'air pur et de bonheur.*

*Le vieux pâtre debout près du dolmen celtique
Ses brebis tout autour, forme un tableau biblique.
Le temps semble arrêté : je sens vivre mon cœur".*

Amoureux de son Causse, Armand l'était comme personne. Nous verrons comment son père avait su l'initier tout jeune aux secrets de sa vie animalière. Quel fin chasseur, ou braconnier à l'occasion, ne serait-il pas devenu, à une telle école !

Armand, le fait est frappant, est déjà tout jeune le fils de l'espace, sur ce plateau qu'il a parcouru en tous sens et qui n'a pas de secret pour lui. Il n'est pas de hameau, pourtant si distants sur ces vastes domaines où il n'ait traîné ses chausses. Le jeudi, le facteur lui confie une partie du courrier à porter vers des écarts, et le voilà parti avec Flambeau, son fidèle barbet. Une fois pourtant, alors qu'il va au plus court, à travers landes, le brouillard qui tombe épais en plein après midi le désoriente entièrement et il se surprend en train de tourner en rond. Fort sagement il s'en remet alors au flair de Flambeau, lequel le mène à destination sans hésitation.

Je pense que ce sol du Causse Méjean, avec ses beautés, ses âpretés, ses richesses, ses particularités si affirmées, si tranchées, sa rudesse et sa douceur, sa solitude aussi, qui fait apprécier la chaleur de toute communication humaine, je pense donc que tout cela aura profondément marqué très tôt et à son insu la personnalité de notre confrère et ami.

La voix elle-même en porte trace, doucement enrouée, sans avoir l'accent si prononcé de rocaille de l'Aveyronnais de Rodez ou de Rieuepeyroux. Le port du corps est toujours resté bien droit, bien charpenté, comme étant celui de quelqu'un qui regarde droit et loin devant lui et qui n'a pas l'habitude d'épier le bout de ses souliers. Le regard sera toujours noir et perçant comme celui

* Comtal : Causse au nord de Rodez

de la crécerelle, dont Armand disait qu'immobile en son vol, ce "Saint Esprit" vous distinguait un lézard gris sur une pierre grise. La "bourre" sur le "caillou" sage et drue saura résister à tous les hivers et à toutes les bises, même si elle se givre, aussi bien, dirait-on, que l'herbe rase du Méjean, et aussi sûrement plantée que les poils sur l'échine d'un renard de la Volpilière. Lui-même ne dédaignera pas la comparaison qui signait certaines de ses facéties : "Renard argenté".

L'ensemble de "l'animal" est rustique, on ne peut plus. De quoi vit-il? De très peu. Son appétit d'oiseau fait le désespoir de ses commensaux. Il se dessèche un peu, il se râble, il se tanne, il se ride, il se cuirasse, mais il résiste. C'est un caussenard. Il semble vivre de soleil, d'histoires et de grand vent. Pourtant, parlez-lui d'un bon civet de lièvre et vous verrez ! Ce qu'il appréciera bien avec cela, ce sera un verre de bon cru. L'eau ? Non, jamais. Elle est trop rare sur son Causse. On se devait de la laisser pour les brebis et pour la soupe de la maman. On aurait pu plutôt du lait bien frais.

De la vigne, du vin, y en avait-il sur le Causse ? A mille mètres d'altitude, dites ! Il n'aurait pas fallu lui poser la question comme ça ! Un jour, quand il était gamin, un monsieur, un touriste, pour rire un peu devant les autres, la lui avait posée, cette question :

- *Dis-moi, gamin, y a-t-il de la vigne par ici ?*

Le monsieur en question était chauve comme une boule de billard.

La réponse ne tarda pas :

- *Oui, il y en a bien autant que de cheveux sur votre caillou.*

C'est que le papa se fâcha et faillit passer aux oreilles ! C'est le monsieur qui le défendit :

- *Non, non ! Laissez, monsieur ! Je l'ai provoqué, il s'est défendu : nous sommes quittes.*

Non il n'y a pas de vigne sur le Causse, mais elle n'est pas bien loin sur les adrets des vallées. Et que croyez-vous que l'on cultivât dans un hameau comme les Vignes par exemple ? A la maison du Forgeron, il y eut toujours du bon vin pour les clients et pour le forgeron. Ce ne fut pas pour rien dans la bonne humeur et la chaleur méridionale de tous ces braves gens.

Autres caractéristiques sur lesquelles il me plaît de revenir : nous avons parlé de l'âpreté du climat et du sol. Ne croyez-vous pas que cela soit de nature à forger de forts tempéraments, des volontés accusées, peu portées sur les compromis ? Le Père ROUX dans l'homélie des obsèques a fort justement mis en relief combien cette vie pouvait paraître "contrastée", faite "d'affirmation et d'abnégation". C'est la lumière des adrets qui se bat avec l'ombre des ubacs, c'est l'aridité des hauteurs qui contraste avec la fertilité des dolines, c'est la rigueur des hivers qui s'oppose à celle des étés, c'est la solitude des hameaux qui appelle la communication humaine, c'est la froidure des hivers qui suscite la chaleur des veillées familiales, c'est le silence des espaces qui éveille l'écho intérieur des grands rêves de liberté, des grands desseins généreux, ennemis de toute mesquinerie, c'est la vue immobile des choses éternellement en place qui imprime en l'esprit sa marque d'ordre pérenne. Il n'est pas jusqu'à la vie interne du Causse, si secrète en ses Avens et dans le cheminement mystérieux de ses eaux jusqu'en des résurgences lointaines, qui ne suggère l'idée d'une vie intérieure cachée, peu facile à suivre dans ses manifestations et en ses détours, mais dont nous sommes sûrs qu'elle rejoignait le cœur de Dieu par des chemins connus de lui seul.

"Tu sais, Jean-Marie, je ne passe pas beaucoup de temps à prier, mais je sais aller jusqu'au bout de l'allée de la Vierge. Et là, devant la statue, je m'arrête un instant pour un seul regard, un seul mot : Maman !"

Là voilà, la résurgence ! Comment dire mieux et plus simplement les choses.

"Mon brave "Tonton", écrivait-il au décès d'un de ses confrères amis, repose en paix. Le Père t'a déjà reçu, toi son vaillant serviteur. Tu nous a quittés brusquement et c'est maintenant que nous apercevons combien tu nous manques."

Le Père, la Maman : à ces deux pôles se rattachait sa vie spirituelle.

Aucun doute qu'il en avait pris le modèle, très tôt, dans sa propre vie familiale. Nous avons justement à en parler.

Prenons cependant le temps auparavant de lire ces lignes d'un de ses grands amis, que nous avons bien connu, Amédée NIVOLIEZ, né au Courby à deux pas de La Volpilière. Nous aimons y retrouver des consonnances avec ce qui vient d'être dit :

"D'être séparé très tôt de son pays, enracina en lui un amour presque exclusif pour sa Lozère natale, sa famille, ses amis restés là-haut, les lieux de son enfance. Il aimera toujours sa Lozère originelle et son Causse Méjean en particulier. Il s'identifiera à lui : silencieux souvent, et aussi exubérant qu'un causse au mois de juin, fier et à nul autre comparable, secret mais non distant, solide et immuable dans son être réalisé, observateur avisé et non à vendre.

Ce Causse aux lointains horizons lui donnera ce regard perçant, parfois traversé de lueurs métalliques, et qui laissait perplexe l'interlocuteur qui s'est trop avancé sur des affirmations imprudentes, sur la Lozère, pays de misère...

A ce pays il restera toujours attaché, il y reviendra souvent et le parcourra en tous sens. Il y nouera ou renouera des amitiés solides et souvent sa plume chantera ces lieux, leurs sites grandioses, leur immensité décourageante, et surtout tous leurs morts, ses morts à lui, endormis à l'ombre de la Croix.

Nul plus que lui dans la communauté des CSV n'a mérité le titre d'Armand "Le Lozérien".

Amédée vient aussi de nous ouvrir des pistes. Nous aurons plaisir à les suivre.

UNE FAMILLE DU CAUSSE

La Volpilière sur la commune de St Pierre des Tripiers est le hameau natal d'Armand.

Une visite au village s'impose. Pas facile à trouver ce "nid de renard", perdu dans le moutonnement des collines recouvertes de pins sylvestres. Cette partie occidentale du Causse Méjean, tourmentée et érodée, tranche beaucoup par son aspect forestier avec le dépouillement des parties tabulaires. Je vis une première fois La Volpilière, il y a six ans ; le frère Javier Zorrilla était du voyage et Armand était notre guide. J'y suis revenu cet été en solitaire pour me pénétrer de ces lieux. Les deux routes qui du Truel escaladent le plateau en se faufilant dans des failles sont toutes deux acrobatiques à souhait. A l'entrée du village, près de l'ancienne école, la source, malgré la sécheresse, donnait son eau à boire aux brebis du village.

La Volpilière fut autrefois un assez gros village. Les anciens se souviennent y avoir vu près de trente feux. Aujourd'hui deux, trois maisons sont vivantes tout l'an. Quelques autres accueillent leurs hôtes de temps en temps. Ces quelques maisons qui restent, de type caussenard, sont toutes très belles et nobles, même les plus simples comme la maison natale d'Armand. A deux pas de celle-ci un arceau d'une fine élégance enjambe la rue comme un arc triomphal. Point de bois, point de poutres dans la construction de ces bâtisses ; une première voûte prenant appui au sol porte tout le premier étage ; une seconde au-dessus supporte le toit de lourdes "lauses" ou pierres calcaires plates.

C'est le grand père AIGOUY, né à la Bourgarie, un hameau dominant les gorges du Tarn, qui vint faire souche dans ce village. Il disposait là d'une petite maison*, dont le rez de chaussée s'aménageait, partie en cave et partie en atelier de forge. Un bref escalier extérieur conduit à l'étage occupé par la cuisine, et la seule chambre attenante, un peu surélevée d'ailleurs pour donner à la forge une hauteur suffisante. La maisonnette est précédée d'une courette fermée dans laquelle on pénètre par une superbe entrée maçonnée en belle pierre et qui porte à son claveau la date de 1834.

C'est donc ainsi qu'il gagnait sa vie, grand père AIGOUY, en battant le fer pour le service du village et des hameaux voisins. Comment eut-il pu la gagner autrement ? Sa famille ne disposait que d'un jardinet dans le voisinage immédiat, et d'une toute petite parcelle labourable dans un bas-fond, le reste des 10 hectares de la propriété étant constitué de pâtis et de landes où vivaient des pins sylvestres.**

Le grand père était donc forgeron, comme le sera son fils Léon qui lui succèdera.

Léon AIGOUY, est né en 1880 ; il épouse en mai 1908 Eugénie BOULET du village de Drigas, sur le plateau, un beau village encore, aux maisons très racées, et sûrement plus riches, car les propriétés là-haut sont très vastes.

* Voir Documents 1 et 2

** Document 5

Le 29 décembre 1911, ils accueillent avec joie leur premier enfant, un bel aîné qu'ils prénomment Armand Louis-Joseph, déclaré le lendemain à la mairie de Saint Pierre, et baptisé à l'église de la paroisse St Pierre des Tripiers(1) le 18 février 1912 en complément du baptême octroyé à domicile.

C'est donc à La Volpilière que notre Armand fera ses premiers pas et ses premières culbutes. Il n'aura d'ailleurs pas le temps d'en garder le moindre souvenir, car à peine était-il sorti des langes que papa et maman lui faisaient les honneurs d'une nouvelle maison à la Borie** à 400 m. de La Parade, à 5 km de La Volpilière. Mais si La Volpilière est un hameau perdu dans les ondulations du Causse, où l'on ne parvient que par un très mauvais chemin de pierres, La Borie comme La Parade sont traversées par une large route, une Nationale, sur le trajet Meyrueis - Sainte Enimie.

A La Borie la forge de Mr Récouly se vendait. Léon AIGOUY ne laisse pas s'envoler cette belle occasion : il l'achète. Comme de plus il trouve dans ce même village une maison à louer, la maison Dufour, la jeune famille déménage donc de La Volpilière pour s'installer à La Borie.

En décembre 1913, le bambin qui fête tout juste ses deux ans y accueille le sourire d'une petite soeur qu'on prénomme Marie.

Voilà donc un ménage heureux qui ne demande qu'à vivre et à travailler en paix.

Léon, le forgeron, "lou fabre" est connu de loin dans toute la région. C'est un rude et un vaillant qui vous fait de la belle ouvrage. C'est aussi un tempérament chaleureux, accueillant, aimant rendre service, un homme de bon sens qui sait donner de sages conseils à l'occasion et amener la paix. Et s'il s'emporte parfois un peu vivement, comme il arrive aux tempéraments généreux du Midi, il est le premier à en rire.

Le papa*** est donc tout en rondeur, en franc parler, en bonhomie, en santé.

La maman***, Eugénie, appelée couramment Léonie, est, elle, toute en discrétion, en finesse, en présence attentive. Les deux tempéraments sont très différents et pourtant s'harmonisent parfaitement. Les tâches et compétences de l'un et de l'autre sont bien définies et ne se contrarient point. Le père règne dans son atelier et la mère dans la maison. C'est la maman qui veille spécialement à l'éducation des enfants, et le papa n'y adjoindra sa ferme autorité que dans de rares circonstances où cela peut paraître opportun.

L'épreuve de la guerre 1914-1918 sera bien dure pour ce jeune ménage. Elle lui volera quatre ans de bonheur et lui donnera en échange quatre longues années de soucis, d'angoisse, de misères.

Je vais ici céder la plume à Armand lui-même. Dans ses "Souvenirs d'enfance" qui furent traduits en occitan et parurent en 1982 sous le titre "Enfança caussenarda" dans la "Collection du Grelh Roergàs", une page se rapporte à l'époque dont nous parlons. La voici.

(1) St Pierre des Tripiers* à 2 km de La Volpilière, s'est constitué autour d'une bonne source, par reconquête sur la forêt de pins. Son nom déformé, qu'on lisait naguère "des Trepriers" évoque sans doute les "esterpiers" les défricheurs de sol : "esterpar" verbe occitan signifie essarter, défricher. (même racine que extirper)

* Document 4

** Documents 7 à 9

*** Documents 10 et 11

Né fin décembre 1911, mes souvenirs de la période 14-18, sont rares mais nets. A cette époque nous avions une chèvre et du lait en abondance que maman sucrant avec du miel de nos "bournious".

"La boîte de sucre est vide, nous en aurons la semaine prochaine". A part cela je ne pense avoir manqué de rien durant cette disette.

Un soldat que je n'ai jamais revu. Tous les forgerons du Causse avaient été mobilisés. Le Père avait eu une permission. Sans désespérer, il rechaussait des socs de charrue, ferrait et ferrait encore des chevaux, des boeufs. Le lendemain il devait rejoindre l'usine où il avait été affecté.

J'étais devant le travail, un soldat qui me parut très grand descendit de la ferme, salua le client et demanda au père : "A quelle heure partons-nous demain matin" ? et il repartit.

Il vint très tôt, les deux hommes avaient onze km à faire à pied pour prendre le car de Meyrueis-Millau. En embrassant maman, le beau soldat lui dit : "Je ne reviendrai pas". Je voulais savoir pourquoi. Pour toute réponse maman me renvoya au lit, elle pleurait.

Hélas ! peu de temps après, notre soldat fut tué. C'était Marius Gély.

La grippe espagnole. Dans le village où toutes les maisons, sauf la nôtre, furent atteintes, je me souviens de deux seulement pour la bonne raison que maman nous avait interdit d'y mettre les pieds.

Chez les Dufour, nos plus proches voisins, le chef était prisonnier en Prusse Orientale, "tous pissaient du nez" comme disait Joseph l'Italien. La maman de Mme Dufour venait du Bédos (4km) pour les soigner et la nôtre préparait des tisanes matin et soir. Défense d'aller voir mon copain Auguste.

A la ferme tous étaient plus ou moins atteints sauf le bouvier Joseph. Celui-ci passait chez nous tous les matins. "Léonie ! je vous ai encore volé une belle salade ; elles périssaient". Et d'énumérer, en bégayant le nombre de ses clients sans oublier brebis, chevaux etc. Lui, avait décidé qu'il ne serait pas malade ; son déjeuner terminé, 3/4 de verre de "bianche" l'immunisaient.

A l'école, nous n'étions que deux : ma soeur et moi. M. le curé vint : "Vous n'avez plus que les enfants du forgeron" ! Malgré les faibles protestations de Melle, il nous donna congé. "Dites à maman que je viendrai ce soir à la maison"

En nous voyant maman pensa : "Il y en a un qui a doublé la culotte", mais non. "Le Curé nous a donné vacances, il viendra ce soir". Il vint. "Gardez-les dedans, faites bouillir de l'eau de la citerne et donnez-la leur". Boire de l'eau bouillie, sans sucre ! il n'y pensait pas le brave curé ! Nous tournions l'obstacle.

11 novembre 1918. Le curé qui était secrétaire de mairie et... un peu maire, revint à l'école ; "Melle, mes enfants, je vous donne congé, c'est l'armistice ; je vais sonner la cloche". On ne se fit pas prier ; mais ce mot de "mistisse" ne me disait rien. Au son de la cloche les parents de la Borie sortirent sur le pas de la porte et virent arriver leurs écoliers. Les plus grands dirent d'une façon plus explicite : "La guerre est finie". Les gens se groupèrent ; certains pleuraient leurs morts, d'autres d'émotion.

Si vous passez à La Parade, vous trouverez le Monument aux Morts tout près de l'église. Le tribut payé par les campagnes est lourd, très lourd. Ici, avec un peu de patience, sur les plaques délavées de marbre blanc, vous pourrez lire, par exemple, le nom des cinq frères Caussignac du Bédos et celui d'un ancien de Colditz et de Lubeck qui m'était cher.

UNE ENFANCE CAUSSENARDE PLEINE DE SOUVENIRS

La guerre vient donc d'expirer. Le papa AIGOUY a repris sa place, toute sa place au foyer de La Borie où l'attend le travail de sa forge.

Quelques mois plus tôt il avait fait un petit saut à la maison, le temps de venir embrasser et de porter à l'église de La Parade son numéro 3, un gentil poupon né le 30 août 1918 et prénommé Emile-Calixte-Prosper. Ils sont deux à veiller sur lui jalousement : Armand et Marie. Mais Armand sait faire valoir son droit d'aînesse. Il a pris son petit cadet sous sa protection. C'est clair et définitif.

Alors, oui, commencent pour Armand, les années heureuses de son enfance caussenarde. Jusqu'à la fin de sa vie elles alimenteront en anecdotes ses conversations, presque autant que la période de la captivité. Armand a pris la peine de les écrire : il en a fait un recueil comportant une soixantaine d'anecdotes toutes contées avec la vivacité et la saveur caractéristiques de sa plume. Il me fit même confiance pour "retourner" en langue d'oc ces "Souvenirs d'enfance" tout en me faisant une "sévère" mise en garde :

"Maurice ! Tu peux transposer en Oc ces quelques feuillets. Soit ! Mais ne t'écarte pas trop de la "partition", sinon je serais obligé de te rayer de la liste de mes amis, et cela m'affligerait."

Je n'ai pas été rayé de la liste de ses amis, soit que je ne me sois pas trop écarté de la "partition", soit surtout qu'Armand del Fabre n'ait jamais eu la patience de lire trois lignes d'occitan. Le risque encouru par mon entreprise n'était, somme toute pas très grand, et je le savais bien.

Alors, me direz-vous, ces Souvenirs, qu'y trouve-t-on ? Armand nous avertit d'entrée : *"Optimiste, j'ai conservé les anecdotes gaies. Prisonnier, j'avais toutes les peines du monde à laver ma liquette. Vous ne voudriez pas qu'aujourd'hui je lave le linge sale de la famille du village ?"*

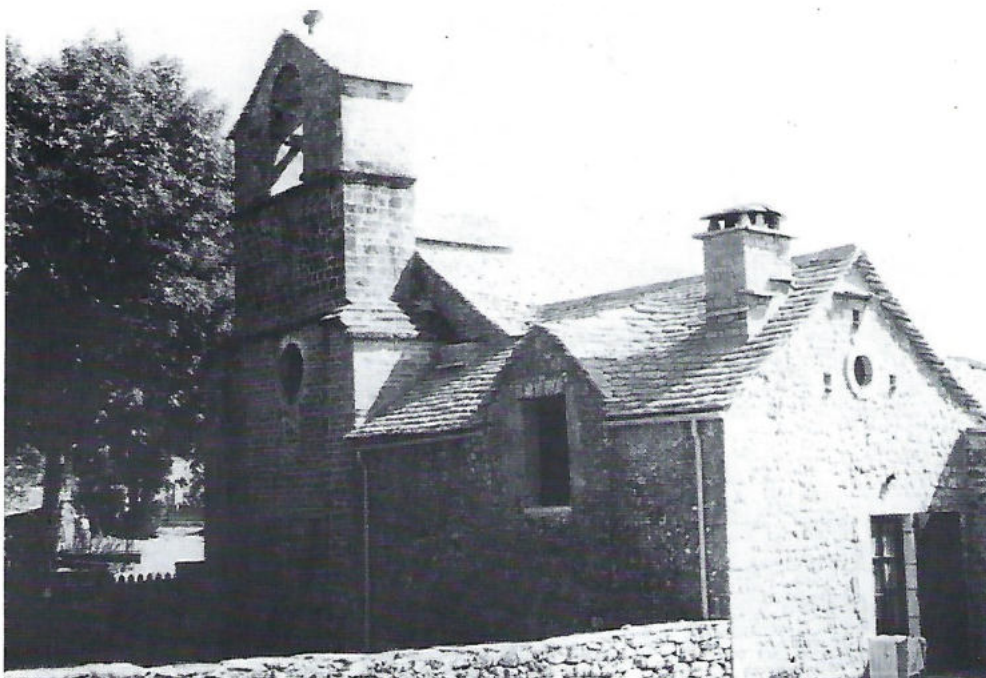
Il y confesse à longueurs d'anecdotes, et sans grande contrition apparente, les multiples bêtises dont il s'est rendu coupable, souvent avec la complicité des copains du village, presque toujours suivies d'une bonne et juste punition qui vient redresser l'ordre moral en péril. Les tendelles du berger Louis ont été détendues à coups de pignes : il faudra patiemment les remonter toutes jusqu'à la dernière. Le jardin de la Croustoune a été lapidé : il faudra ramasser chaque pierre et rebâtir le mur. Il faudra accomplir de longues stations à genoux devant la pendule de la cuisine dont le balancier vous nargue à chaque seconde. Mais la pire des humiliations ce sera de devoir rester à genoux devant l'enclume du père, à la forge, et à la vue des clients.

Au fil des souvenirs transparait la figure des parents tous deux également soucieux de l'éducation des enfants. La maman y apparaît toujours discrète et attentive.

- " - Pourquoi as-tu encore grimpé sur un arbre ?
- Mais maman...
- Inutile de me mentir. Je le sais."

4 St-Pierre-des-Tripiers :

- Eglise et presbytère.
- Sous les ombrages la source qui donne vie au hameau.



5 Entre La Volpilière et La Parade :

- Paysage de pins sylvestres.
- Sur l'horizon se détache le clocher de La Parade.

- 6 La croix de Hyelzas :**
Elle se dresse à l'entrée de La Parade, au bord de la route qui vient de La Volpilière.





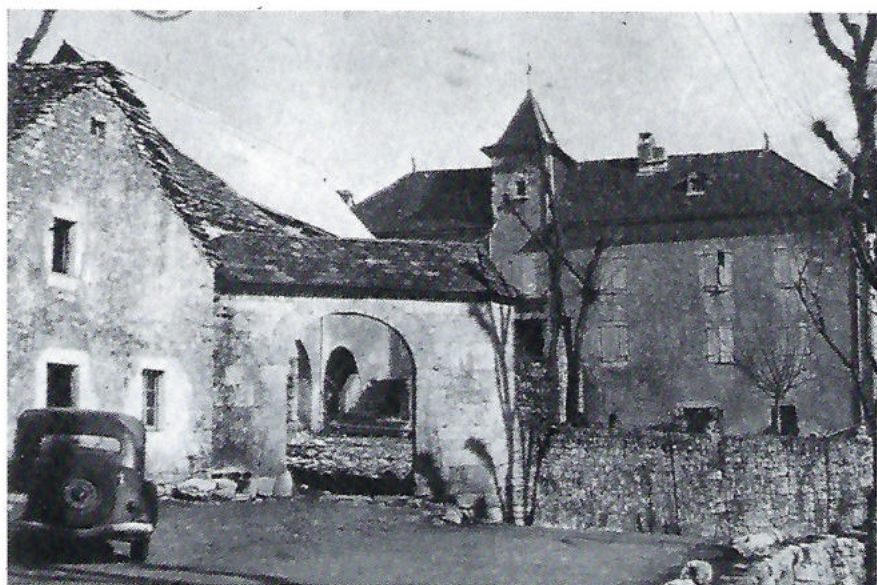
7 La Borie :

- La maison Aigouy est tout à droite, avec balcon (maison louée à M. Dufour).
- La forge est tout à gauche, couverte de tôle ondulée.

Entre les deux passe la route Ste-Enimie-Meyrueis.

8 A La Borie :

- La maison du Docteur Lapeyre appelée "le château".
- Occupée par le maquis, elle sera en mai 44 au centre d'événements dramatiques.



9 A La Borie :

- A droite, l'atelier de forge de Léon Aigouy.
- Au centre, la maison des Gély, fermiers de M. Lapeyre.
- A gauche, une partie du "château" de M. Lapeyre.

Et Armand se demanda longtemps qui le trahissait ainsi, malgré ses soins à se dissimuler, quand il grimpait sur un arbre à la recherche d'un nid. Ce n'est que bien plus tard qu'il apprendra la vérité.

" - Qui me le disait ? Mais les traces de résine sur tes chaussettes pardi!"

Ah ! la coquine !...

L'autorité du père apparaît toujours ferme, mais particulièrement juste et mesurée. Il double en général les punitions de l'école, sauf si les torts du fiston ne lui paraissent pas évidents. D'un mot, d'un clin d'oeil, d'un sourire, il sait aussi excuser, montrer qu'il apprécie l'humour, qu'il ne veut pas voir dans la faute plus de malice qu'il n'y en a. En homme pratique il indique la meilleure manière de réparer les torts.

On le sent proche de son fils, soucieux de lui transmettre son expérience d'homme du Causse. Armand se souvient de ses conseils de chasseur. On n'avance pas la main dans un trou de mur où l'on vient d'apercevoir un nid d'oiseau : "Suppose qu'une vipère ait mangé les petits !"

Et devant ce terrier : *"Ici, défense absolue de fureter, même si le chien y conduit un lapin."*

- Pourquoi ?

- *Regarde bien le sable et les traces fraîches qui te rappelleront les boucles de la Seine. Une vipère y a son domicile..."*

A la chasse, il suit le père et apprend avec lui à être silencieux, à marcher sous le vent, à surprendre le lièvre à son gîte, à surveiller et comprendre les manières d'agir de Flambeau, le bâtard à tout faire, à introduire le furet dans un clapier et même à le récupérer quand il y élit domicile.

Parfois au cours de ces parties, papa se livre, raconte quelques souvenirs, comment tel dimanche matin, pour s'être obstiné à récupérer un furet, il manqua bel et bien l'heure de la messe et eut droit à de beaux sermons... de la maman, pendant toute la semaine !

Et Armand de taquiner son père :

" - *C'était une messe... buissonnière !*

- *Tais-toi, dit-il en riant. Ne rappelle pas cette histoire tout à l'heure: nous aurions encore droit à un sermon supplémentaire !"*

A parcourir ainsi le Causse par temps de chasse, ou de cueillette des "oreillettes" (pleurote du panicaut), ou pour transporter le courrier dans certains hameaux, Armand parvient à connaître parfaitement toute la contrée : chaque repli, chaque cavité, chaque Aven, lui sont connus. Savez-vous pourquoi celui-ci se nomme l'Aven de l'Ane ? Baptiste, pour s'en débarrasser, y faisait reculer le sien qui était vieux et aveugle. Mais l'âne sentant ses pieds se dérober, à belles dents saisit Baptiste par le gilet. Heureusement le gilet était vieux lui aussi, sinon ... adieu Baptiste !...

A l'Aven de Boulétou, un domestique y précipita son maître après l'avoir volé, mais le voleur assassin n'en fut pas moins confondu.

L'Aven Armand n'est qu'à quelques kilomètres de La Parade. Explorée depuis 1897(1) cette merveille du Causse ne sera ouverte au public qu'en 1927. L'équipe qui creusait le tunnel d'accès vers la plate-forme intérieure, venait faire recharger et affûter pics et burins à la forge de papa AIGOUY. En conséquence, celui-ci fut invité à une visite, en avant-première. Armand, se trouvait justement en vacances, à la maison. Le père lui dit :

"Demain je-vais visiter ce trou de lapin. Veux-tu venir ?"

Il ne se le fit pas dire deux fois. C'est ainsi qu'il fut un des premiers à aller admirer les somptuosités mirifiques de cette cavité souterraine qui contiendrait aisément N.D. de Paris.

Cette contemplation le porta-t-elle à méditer comment la nature dans le silence des abîmes intérieurs, à l'abri de toute indiscretion, sait avec son infinie patience engendrer des merveilles ? Je ne sais. Mais quant à nous, retenons-en l'image qui nous suggère comment en nous agit secrètement la grâce qui nous "travaille" intérieurement et nous sculpte, et déjà à partir des premières influences reçues.

Ce fut vrai pour Armand.

(1) Le 19 septembre 1897 Louis ARMAND (1858-1939), serrurier au Rozier, E.A. MARTEL et Armand VIRE, descendirent pour la première fois dans l'Aven, en utilisant une simple échelle de corde.

UNE PREMIERE EDUCATION INDELEBILE

Si, comme l'affirme Péguy, les choses dans notre vie se jouent avant douze ans, il faut reconnaître qu'Armand eut de la chance. C'en est une très grande en effet, que de pouvoir "s'élever" au sein d'une famille exemplaire, qui pourra servir de référence toute la vie.

Armand n'aime pas les sermons, pas même les récits moralisants; c'est entendu. Donc il n'en écrira pas. Pourtant ce serait dommage de n'être attentif dans ses "Souvenirs" qu'au côté piquant des anecdotes contées. Au détour d'un récit on y apprend incidemment bien des détails, révélateurs de l'éducation reçue en famille.

C'est ainsi que très tôt il devient premier "clerc" en titre de la paroisse. Cela lui vaut l'honneur un peu encombrant de devoir se lever très tôt pour aller servir chaque messe matinale dans la semaine. A ce sujet, ne trouvant pas très juste que les "seconds" clercs qui ne servaient la messe que le dimanche, reçoivent exactement le même "salaire" que lui-même, il développe à la maison un début de réflexion contestataire. Mais le regard de maman lui ébrécha la parole à la première virgule, lui donnant à comprendre qu'il n'y avait pas à mêler argent et dévotion. Armand nous avoue en souriant qu'il n'avait pas encore en ce temps-là, bien assimilé la parabole des ouvriers envoyés à la vigne.

Pas plus que la mère, le père ne plaisantait au sujet de ces fonctions liturgiques à assurer en toute régularité et dignité. Il arrivait qu'après la grand-messe on donnât le Salut du Saint-Sacrement. Le premier clerc, planté dans le chœur à trois pas derrière l'officiant, avait mission de balancer l'encensoir pour en garder bien vivantes les braises. C'était un beau jeu de le faire aller et venir aux yeux de toute la paroisse, des filles surtout, avec souplesse et amplitude. Ce jour-là mouvements de l'encensoir à droite comme à gauche se rapprochaient de plus en plus de la verticale. Une impulsion du poignet supplémentaire, et hop ! voici, une orbite parfaitement réussie, suivie d'une seconde, et d'une troisième, sans une braise répandue. Sûr que les filles en sont bouche-bée d'admiration ! Les filles, peut-être, en effet, Armand. Mais à la tribune de l'église, le sourcil en accent circonflexe du père a lui aussi suivi les évolutions acrobatiques de ton encensoir...

Après la messe, les hommes ont l'habitude de se retrouver au Café Arnal pour vider un verre de rouge. Le papa accepte toujours qu'Armand vienne faire un petit prélèvement à son verre. Mais aujourd'hui :

- Non, non ! Aujourd'hui tu ne bois pas. Tu as déjà trop bu sans doute. Il m'a semblé que ton encensoir faisait des ronds...

Ce sera tout comme remarque, mais tout à fait suffisant. La science future, dût-elle en souffrir, Armand ne poussera pas plus loin ses expériences sur les effets et les applications de la force centrifuge qu'il venait de découvrir... Vous reconnaissez là le style même de ses propres conclusions.

Le forgeron est certainement excellent éducateur, à sa manière à lui, sans sermon, sans éclat de paroles, par un mot, une attitude vrais. Par son propre exemple d'abord. A la forge tous les outils sont méticuleusement remis à leur place. Armand y est admis très tôt. Il aime mieux être là, dans un "espace de liberté" plutôt qu'à la cuisine où on le sollicite trop pour des travaux

"qui sont bons pour les filles". A la forge il a son coin à lui, son billot, et même ses outils "à condition de les tenir rangés". "Je n'ai jamais songé, nous dit-il, à prendre ceux du chef, et je n'ai jamais vu un client toucher à ses tricoises, dont il était presque jaloux..."

C'est là, dans l'intimité de la forge, quelques jours après Noël, que papa l'interroge :

"- Tu es content du Père Noël ?

- Non !

- Et alors ?

- Paul est le dernier de ma division des petits et il a reçu beaucoup de choses... Le Père Noël n'est pas juste... etc...

Le père souriait... Son sourire me désarma.

- Le Père Noël, mais c'est moi, c'est maman ! Nous ne sommes pas riches comme...

- Ah ! c'est vous qui... Alors, c'est bon. J'aime mieux être le fils du forgeron. Tant pis pour le reste."

Cette phrase du gamin qui^{se} déniaise n'en dit-elle pas déjà long ? "J'aime mieux être le fils du forgeron. Tant pis pour le reste.". Un choix de valeurs s'y discerne déjà que ne démentira jamais "Armand del Fabre".

Le petit est déjà fier de ses racines : c'est le signe d'une éducation qui réussit. Une éducation profondément humaine et chrétienne à la fois qui laissera des marques ineffaçables.

Encore une dernière anecdote pour appuyer le propos. Armand, déjà grandet, couche seul dans une bâtisse un peu à l'écart de la maison. Chaque soir, de l'extérieur, maman le ferme à clé dans sa chambrette. Or, malgré cela, depuis quelque temps, notre oiseau entre et sort comme il veut de son logis. Ainsi peut-il s'offrir le plaisir de promenades ultra-matinales, ou même jouer au client mystérieux qui vient réveiller le forgeron à des heures indues, avant de s'éclipser. Et pourtant chaque matin lorsque maman déverrouille la porte, elle trouve son fiston lové dans son lit en train de dormir ou du moins de le feindre. Tout cela n'ira pas bien loin pour un fin limier comme le forgeron. Une pierre du Causse, disposée sous la fenêtre pour servir bien à propos de hausse-pied le met sur la voie. Cette fenêtre est pourvue de barreaux ; mais l'un d'eux est descellé et peut facilement se faire glisser de côté pour livrer passage à un gringalet de cette espèce. Le mystère est éclairci. Voici pour l'avenir :

"- Armand, tu vas resceller comme il faut ce barreau. A partir de ce soir on ne te fermera pas à clé dans ta chambre. Mais tu n'en profiteras pas pour sortir avant l'heure du petit déjeuner. D'accord ?

- D'accord, père !"

Et ~~il~~ sormais ce fut ainsi. Parole d'homme, parole d'honneur. Qu'on ne me dise pas que c'était sans importance. Si Armand, tant d'années après s'en souvient si bien, c'est bien que cela l'avait profondément marqué.

Marqué, oui, et aussi bien peut-être préparé à pouvoir prendre et tenir d'autres engagements dans sa vie.

10, et 11 :
Madame Aigouy, née Eugénie
Boulet et M. Léon Aigouy.



12 Armand, à l'époque de son service
militaire.



13 Marie, la maman, et Séraphin
photo envoyée à Armand
au Stalag XI A.



LA MAISON DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

A ESCORIAZA



16 ESCORIAZA — Août 1927 : 1 - L. Lagarrigue (Rz). 3 - G. Fz. de Larrea (E). 7 - A. Aigouy (Rz). 11 - J. Combre (Rz). 13 - C. Leygues (Rz). 14 - J.-B. Mercadier (Rz). 15 - P. Puel (Rz). 18 - G. Pz de Arenaza (E). 21 - L. Pessayre (Rz). 23 - Ephrem CANO (E). 31 - G. Saumade (Rz). 32 - E. Oleaga.

LE CHEMIN D'UN APPELÉ

Armand n'avait pas encore ses 12 ans sonnés lorsqu'il quitta son Causse natal pour prendre le chemin du juvénat à Villefranche de Rouergue. Ce fut le 7 septembre 1923 qu'il rallia Treize-Pierres au terme d'un voyage qui dut lui paraître bien long et causer en lui un certain dépaysement. Heureusement n'avait-il pas été seul pour l'affronter.

Pour nous, il nous est utile d'ouvrir, à la manière d'Armand, une digression qui nous fait passer par Meyrueis. Depuis 1910 les Clercs de Saint-Viateur ont ouvert une école pensionnat dans cette localité dont on sait bien que la population chrétienne partage sa fidélité entre l'église du curé et le temple du pasteur. Depuis 1912 c'est le frère Frédéric LAGARDE qui en assure la direction, et avec une excellente réputation. Le pensionnat y accueille, du moins de Toussaint à Pâques, les fils des fermiers de la région, tels les fils de la famille Avesque de Drigas. Un jour de promenade qu'il a conduit sa bruyante troupe au haut de la côte de Meyrueis, vers La Parade, un fermier l'interroge, un peu sceptique : "Vous arrivez à vous faire "écouter" de tous ces gaillards ? - Oh que oui ! répond M. LAGARDE ; ils respectent le "barbichou" ! "

Et c'était vrai. Quand M. LAGARDE avait parlé, tout était dit. C'était incontestablement un très bon maître pour enseigner et pour éduquer. Ne nous étonnons pas si certains de ses bons élèves, pleins d'admiration pour lui, ne demandent qu'à l'imiter.

Dès 1911 par exemple c'est Louis ARNAL né à Meyrueis en 1898 qui prend le chemin du juvénat alors situé à Zarauz au pays basque espagnol. Louis deviendra religieux et enseignera à Saint André de Bordeaux. Puis en 1916 voilà Fernand BOISSIER, né à Meyrueis en 1901, qui prend lui aussi le chemin de Zarauz. Fernand aura une longue carrière de religieux-enseignant terminée à Capdenac en 1965. Avec ces deux premières et bonnes recrues, la piste est ouverte. Il n'y a qu'à l'entretenir.

Or en septembre 1919, Frédéric LAGARDE est nommé Directeur du nouveau juvénat de Treize-Pierres, à Villefranche de Rouergue(1), et sa sollicitude n'oublie pas son ancienne école de Meyrueis. Celle-ci d'ailleurs vient de recevoir en la personne de son nouveau directeur, M. Emile SIRGUE, un autre éducateur de grande valeur. Dès septembre 1921 Marius AVESQUE de Drigas, pensionnaire à l'école, comme je l'ai dit, se décide à aller étudier de plus près sa vocation à Treize-Pierres. Mais il ne part pas seul puisqu'il a décidé à le suivre son meilleur copain, du même village que lui, Clément PRADEILLES. Clément, même âge que Marius (tous deux sont nés en 1908), a perdu son papa à 5 ans, et ce grand malheur a influé sur son caractère. Très sensible, il est le plus pondéré et le plus réfléchi des gamins du village. Durant les vacances il aide sa maman en se louant comme petit berger. Précisément le voilà cette année au service de la famille Avesque. Nos deux amis, Marius et Clément, décident donc de partir ensemble. Ils seront finalement trois au rendez-vous de Meyrueis le 8 septembre 1921. Le troisième Gabriel SAUMADE 11 ans, descend du Maynial, sur le Causse Noir et a été recruté par les frères de l'école de Veyreau.

(1) Devant la difficulté d'envoyer de jeunes enfants se former en Espagne, le Père DELMAS fit ouvrir pour les Français ce juvénat en octobre 1918. Ce fut le frère Etienne SOLAGES, rappelé d'Espagne, qui eut la charge du premier groupe, exactement d'octobre 1918 à février 1919, date à laquelle il fut rappelé d'urgence à Zarauz.

L'année suivante un quatrième s'ajoute au groupe. C'est Edouard GELY, qu'on appelle Prosper, comme son père. La famille Gély est originaire de Drigas où elle a quelques 80 ha de landes à pacage pour les brebis, une bergerie bien sûr, "belle et solide comme un église" et une maison d'habitation, qui aujourd'hui encore, bien restaurée est superbe, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, dans ce village plaisant. Depuis 1900 environ, les Gély n'habitent pas Drigas, mais La Borie, où ils ont loué la ferme de M. Lapeyre. Ils habitent la grande et belle maison du fermier et c'est là qu'Edouard est né le 31.03.1908.

Le père d'Edouard, Prosper GELY, et la mère d'Armand AIGOUY, née Eugénie BOULET, de Drigas tous deux, sont cousins germains et cela rapproche déjà naturellement ces deux familles, qui à La Borie, vivent à portée de voix.

Aux vacances de 1922 tout ce petit monde, Marius, Clément, Edouard, est de retour sur le Causse. Assidus aux messes matinales, ils y rencontrent fréquemment le premier clerc de La Parade, leur jeune camarade Armand, tant et si bien qu'un beau matin la décision est prise : Armand les suivra à Treize-Pierres. C'est donc à cinq qu'ils partent de Meyrueis le 7 septembre 1923 pour Villefranche de Rouergue. Encore devrais-je en compter un sixième, qui 20 km plus loin vient grossir le groupe : c'est Raymond ARNAL du Rozier, déjà juvéniste depuis 2 ans, qui lui aussi se fera religieux : il enseignera plus tard à l'école gratuite de Vitoria (Espagne) et à Villeneuve d'Aveyron.

Voilà donc notre ami Armand engagé sur un chemin qu'il va suivre fidèlement jusqu'au bout. Des imprévus, des orages, des incompréhensions humaines viendront le secouer, l'éprouver, animer ses colères et ses fâcheries : qu'importe ? Jamais il ne regrettera et ne regardera en arrière.

De Treize-Pierres, s'il garde un très bon souvenir de M. LAGARDE, directeur, il n'en dira pas autant de tous les professeurs, en particulier de ceux qui sont suspectés de faire du favoritisme. S'il a une chose en horreur, c'est bien celle-là !

Il est témoin des grandes métamorphoses qui transforment alors cette maison. Depuis 1913 les Clercs de St Viateur n'étaient que locataires de ces bâtiments où ils ont cherché à abriter d'abord leurs anciens, puis leurs jeunes. A présent cette maison est devenue trop exiguë et il faudrait pouvoir bâtir. Pour cela il faut d'abord être propriétaire. C'est pourquoi la maison est achetée en 1924. En 1925, les juvénistes sont souvent dérangés ou plutôt intéressés par de fréquents tirs de mines. C'est que les ouvriers extraient la pierre à bâtir sur place, tout en préparant le gîte des nouvelles constructions. C'est très intéressant de suivre les progrès de la bâtisse neuve et plus encore d'en inaugurer un jour les nouvelles salles, et de pouvoir disposer d'un vaste dortoir.

Depuis le Chapitre général de 1923 le Père Elie TREZIERES est Vicaire général de l'Institut et le Père J.-B. MERCADIER Provincial de Rodez. L'un et l'autre poussent la Province de l'avant en lui rappelant les paroles inspirées de Grégoire XVI au Père QUERBES : "Croissez et multipliez-vous".

Pour Armand quatre années d'études à Treize-Pierres sont, somme toute, vite envolées. Vous ai-je dit en passant, qu'en 1925, la famille AIGOUY s'est enrichie d'un quatrième enfant, le dernier, qui répond au joli nom de Séraphin ?

Nous sommes donc en 1927. Le Causse revoit Armand pour ses vacances. Lui, en profite à son habitude largement. C'est l'année où il va en avant-première, visiter en compagnie de son père la merveille souterraine de l'Aven Armand. Sa décision personnelle a mûri, et il en a fait part à sa famille : il va partir en Espagne au Pays basque pour y faire son noviciat de religieux Clerc de St Viateur.

Depuis le 31.12.1920 le noviciat est installé à Escoriaza dans une maison spacieuse où il cohabite avec le juvénat espagnol, les juvénistes français restant désormais en France.*

En août 1927, 3 novices français, Armand AIGOUY, Léopold LAGARRIGUE de La Fouillade (Aveyron), Firmin VIALA de St Christophe de la Serre près St Sernin (Aveyron), entreprennent leur année de noviciat en compagnie de huit autres postulants espagnols.

Qui va les accompagner durant cette année exceptionnelle ?

Prenons quelques repères.

Le père Joseph CADENA a été Maître des novices de 1907 à 1920. Depuis cette dernière date il les accompagne dans le rôle discret de Confesseur et de Guide spirituel, et ceci jusqu'à sa mort en juillet 1931.

De 1920 à 1925 c'est le père Théophile DELMAS qui est Maître des novices tandis qu'il a cédé la barre de la Province au père Trézières (1920-1923) puis au père J.-B. MERCADIER (1923-1928). En 1925 le père DELMAS rentre en France et assure l'aumônerie de Tauges (1925-1928).

Pour le remplacer dans ce rôle capital de Maître des novices, un jeune père récemment ordonné à Rodez (29.06.1925) mais une âme déjà très marquée par la grâce du Seigneur : Clément LEYGUES.

Vraiment elles furent gâtées ces âmes de jeunes de pouvoir vivre une année dans le rayonnement spirituel de deux êtres exceptionnels : les saints pères LEYGUES et CADENA.

Le 15 août 1928 ils sont prêts et s'offrent généreusement au Seigneur par leurs premiers vœux dans toute la ferveur de leur jeunesse en fleur.

Au bas de leur feuille d'engagement, avec leurs signatures figurent celles de José CADENA et Hipolito VERNHETTES, économe de la maison et Directeur du juvénat voisin. Celle du Père Maître, del Padre Clemente, n'y figure pas. Et pour cause. Il est à ce moment-là au Chapitre général des Clercs de Saint Viateur qui se tient en Belgique et qui va prendre quelques décisions importantes pour la Province :

- Le Père DELMAS est prié de reprendre la Direction de la Province de Rodez.

- Le Père Clément LEYGUES lui est donné comme Assistant provincial, spécialement chargé des oeuvres d'Espagne.

- Le Père Jules BLANCHARD dès septembre 1928 est nommé nouveau Maître des novices à Escoriaza.

Mais quant au frère Armand AIGOUY, son année de noviciat terminée et ses premiers vœux prononcés, il rentre en France. Pas de temps à perdre: juste le temps, durant quelques semaines de rouvrir ses livres de classe et de parcourir au pas de charge le programme et il tente le tout pour le tout. Il se présente à la deuxième session du Brevet Élémentaire à Toulouse, en octobre 1928. Et sans problème il décroche son "Brevet de capacité pour l'Enseignement primaire". Le fait est assez remarquable.

Le voici désormais prêt à entrer dans la carrière de l'enseignement chrétien. Une nouvelle page s'ouvre pour sa vie.

* Documents 14 à 16

LA VOIE OUVERTE

Titulaire du Brevet de Capacité c'est à l'école-pensionnat Saint-Martin de Naucelle qu'il va faire ses premières classes d'enseignant.

Le pays du Ségala aveyronnais dont Naucelle est une capitale, avec ses campagnes verdoyantes, ses ruisseaux frais où glissent les truites est en contraste total avec le Plateau Méjean. Armand saura en apprécier les charmes.

Surtout une grosse et bonne chance l'y attend. Son ami Clément PRADEILLES est là, lui aussi, depuis un an. Armand nous dit la joie qu'il en eut et le bon profit qu'il en tira :

"Frais émoulu du noviciat, j'eus le bonheur de retrouver à Naucelle l'ami Clément. Je lui confiais mes déceptions, mes déboires. J'allais, encore une fois, profiter de son expérience et de son empressement à rendre service. Je corrigeais mes cahiers dans sa chambre ; il me donnait un conseil, me glissait un "tuyau" et me recommandait : "Surtout ne crie pas en classe" ; le lendemain soir, il me disait : "Il y a du progrès" ; et malicieux, il souriait."

Armand passera trois années dans ce poste, de 1928 à 1931, à faire l'une des petites classes primaires. Dès 1929, malheureusement, Clément l'aura quitté pour accomplir son service militaire.

Lui, Armand, ne gardera pas un souvenir extraordinaire de son premier passage à Naucelle. Il a souffert, sans doute, de n'être pas pleinement reconnu et en toute droiture et confiance.

Par contre, en 1931, devenu à Roquefort-sur-Soulzon l'adjoint de Monsieur Ligori VIDAL, Armand dira sa surprise et sa joie de trouver en son nouveau directeur quelqu'un qui lui donnait des responsabilités et lui faisait confiance :

"Je n'étais plus un robot, un outil, mais un coéquipier responsable, et cela effaça mes mauvais souvenirs."

Ce pédagogue hors-ligne, ne m'a jamais rien refusé, sauf, et ce malgré ma demande, de me donner des conseils au sujet de la classe :

"Tu es assez grand, me disait-il, et à Naucelle on t'a bien formé". Et de sourire.

"Jeudis et dimanches nous arpentions la région et nous ne rentrions jamais bredouilles. Je vis bientôt que ce petit homme avait des connaissances très étendues. Que de fossiles ont pris le chemin de l'école ! La flore n'avait pas de secret pour lui : "Ramasse cette fleur ; écris : "Epilobe", sinon dans cinq minutes...". Seule l'aphyllanthe de Montpellier lui résista cinq ans, disait-il..."

Bref, nous devons comprendre qu'Armand est heureux à Roquefort. Il s'y épanouit. Pourquoi ? Certes le pays est beau, majestueux, et le Causse du Larzac est tout proche avec son immense plateau moutonnant et ses falaises rappelant les abruptes bordures du Méjean. Pourtant vivre les longs hivers, accroché à ce versant nord, à l'ombre froide et permanente du Combalou dominant n'a rien d'exaltant. Mais les gens de l'endroit et du Millavois, portent au coeur cette chaleur native des Méridionaux qui rend leur abord si facile.

Et surtout il y a la riche personnalité de son directeur Mr Vidal. Armand apprécie en lui sa souveraine liberté d'esprit. Mr Vidal aime penser par lui-même ; il aime répéter : "Je suis indépendant". Et cette liberté qu'il réclame pour lui, il l'accepte pour les autres et il leur fait confiance. Il y a là des harmoniques en parfaite consonance avec l'esprit d'Aigouy. Mr Vidal n'hésite pas à faire l'éloge du "petit maître" devant les parents : "C'est du surchoix qu'on nous a envoyé". De plus, on ne peut pas s'ennuyer, avec Mr Vidal ; son esprit "reste curieux de tout" et il aime communiquer son savoir. Mr Aigouy y prendra goût à la botanique lui aussi, et je retrouve quantité de noms de fleurs, surtout du Causse, dans ses notes éparpillées. Comment l'aphyllanthe a-t-elle pu résister si longtemps à Mr Vidal, elle qui a conquis tout le Midi, en véritables tapis, où éclatent ses myriades de petites étoiles bleues, chacune d'entr'elles étant portée par une courte hampe fragile. Plante et "fleur sans feuilles", c'est ce que dit son nom à qui sait l'entendre = A/Phyll/Anthos. Armand ne l'oubliera pas : cette carte d'identité la fait reconnaître entre mille.

Voilà une bonne année trop vite passée à Roquefort à laquelle l'appel au service militaire vient mettre un point final.

INTERMEDE DU SERVICE MILITAIRE

1932 - 1933

Armand n'a pas tout à fait 21 ans lorsqu'il répond à l'appel du service militaire pour le 2ème contingent de 1932. Il est affecté au 141e R.I. à Marseille et y arrive le 23 octobre 1932. Durant 5 mois il y accomplit ses classes comme tout bon pioupiou : c'est la partie rébarbative du métier. Mais dès le 25 mars 1933 il est affecté à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr où il restera jusqu'à sa libération du service militaire le 5 octobre 1933. Il se spécialise dans le Service des transmissions. Téléphoniste et télégraphiste, les titi-tata du langage morse n'auront bientôt plus de secrets pour lui. Cependant il ne court pas les galons et c'est vraiment sans "fayotage" de sa part qu'il est nommé caporal à la veille de sa démobilisation.

De cette période il nous a transmis quelques photos souvenirs. L'une d'elles est son portrait de jeune appelé.* Visage juvénile, regard clair, aigu et droit, le jeune soldat Aigouy porte beau dans sa tenue militaire impeccable avec ceinturon de cuir et baudrier et fourragère d'honneur. Dans les autres on le voit parfaitement à l'aise au milieu de ses copains, toujours prêts, comme on le sait, à rire ensemble pour passer ce temps sans la moindre tristesse. Il s'y est fait des amis qu'il quitte avec un certain regret :

"Dégagé de mes obligations militaires, je regagnai Versailles et Paris pour redescendre dans le Midi.

Robert, un ami du Central téléphonique de l'Ecole m'accompagna jusqu'à Versailles. Nous avons bu un verre dans le bar, près duquel partait jadis le "Grand Prix des Nations". Dans mes yeux, Robert avait cru voir une pointe de mélancolie : "Tu quittes des copains ; t'en fais pas, sous peu tu les auras oubliés..; le civil te va bien". Il avait tort et raison à la fois ; optimiste, j'ai gardé le souvenir des bons camarades, tel Bérard que j'ai retrouvé plus tard derrière les barbelés."

En attendant, Armand, le Père Provincial de Rodez est tout heureux de t'accueillir pour te confier de nouvelles responsabilités au service des jeunes.

* Document 12

AU SERVICE DES TOUT JEUNES ELEVES

1933 - 1939

L'année scolaire est déjà entamée lorsque le jeune libéré rejoint son poste à Sanvensa (Aveyron), petite école rurale à deux classes, dirigée par Mr Etienne CARABASSE.

Nous sommes ici sur la bordure occidentale des plateaux du Ségala aveyronnais qui plongent vers les Causses du Villefranchois le long de la "faille géologique de Villefranche" qui court de Laguépie à Capdenac, "droite comme un coup d'épée". Le plateau du triangle Sanvensa-La Fouiliade-Lunac est porté en rouge sur les cartes géologiques : il fait partie d'un complexe granitique que le creusement de l'Aveyron a séparé en deux massifs. La décomposition de ces roches donne des terres arables légères, de culture facile, dont il faut cependant corriger l'acidité. C'est dire que le pays, d'altitude moyenne de 450 mètres, est agréable, fertile, verdoyant. C'est le pays des grands chênes et des châtaigniers.

Marcheur et découvreur infatigable, homme des espaces, comme il fut toujours Armand en arpentera bientôt tous les sentiers, en connaîtra tous les secrets, qu'il découvrira au long des 2 années qu'il y passera.

L'école est logée dans la masse imposante du château vraie forteresse trapue, flanquée de deux tours corpulentes, dont l'une garde inscrite dans la pierre la devise du sénéchal Jean de Morlhon-Sanvensa : "Dieu est ma haulte tour et ma forteresse". Le château garde en sa secrète mémoire le souvenir des luttes religieuses qu'on se livrait ici entre Ligueurs catholiques, et soldats de la Réforme ; le souvenir aussi plus récent des aléas des expropriations de 1904. Chassée du château en 1905 et réfugiée dans une maison particulière, l'école y est revenue en 1907 sous le couvert de papiers de propriété rachetée en bonne et due forme. En ce temps-là, Mr Carabasse y frisait déjà sa belle moustache triomphante. C'est dire si c'est un vieux triscard, un bon caussenard de surcroît, natif de La Cavalerie, qui tient la barre de l'école. Disons aussi un revenant, car l'obéissance vient de lui imposer le sacrifice de quelques années d'errance, à Tauges par exemple comme gentleman-farmer, puis encore à Gardanne (Bouches du Rhône) comme fondateur d'école. Mais c'est avec un réel bonheur qu'en 1933, Mr le "baron" Carabasse vient de réintégrer son antique château. La baronie de Sanvensa n'est pas des plus étendues et ses revenus sont plutôt modestes. Il y a pourtant un champ à faire valoir en plus d'un très beau jardin et l'on peut se permettre d'entretenir sur ce domaine une belle et plantureuse vache. Allez donc, cher AIGOUY, donner vos soins à cette chère dame, recueillir son lait mousseux, et veiller sur ses maternités. Vous avez assez d'humour et d'amour pour vous adapter à toutes ces situations. Mr Carabasse, en dehors de sa classe, est très pris par ses fonctions de secrétaire de mairie.

Mr Carabasse, vous le savez bien Armand, n'est pas très expansif en public, mais dans le privé, au milieu de ses intimes, c'est un homme charmant et d'une exquise délicatesse. Il est droit, franc et ne connaît pas la mesquinerie. C'est ainsi que vous appréciez les gens. De plus s'il n'est pas des plus loquaces, il sait parfaitement écouter, et sourire aux histoires contées. Et avec vous, cher Armand, il ne dut pas en manquer, n'est-ce pas ?

Deux bonnes années s'étaient passées ainsi quand il te fallut en septembre 1935 rejoindre l'équipe éducative du Sacré-Coeur de Rodez, école transplantée en ces lieux deux ans plus tôt seulement et qui se développait rapidement.

Elie ARMENGAUD en tient la barre, admirablement ; il se trouve secondé par Emile Mercadier, Damien-Bernat, Armand Aigouy, Noël de Masson, et Symphorien Couronne.

Armand, te voilà ruthénois. C'est en soi une promotion, non, d'être appelé dans la capitale des Rutènes ? Et de surcroît dans une école-pensionnat, jeune, dynamique et en pleine expansion. L'équipe dans laquelle tu entres est remarquablement soudée autour de son directeur et abat une besogne considérable. On sait ce que représentaient alors les soins d'une classe nombreuse avec 30 heures de cours hebdomadaires, auxquelles venaient s'ajouter les nombreuses heures de surveillances, en étude, en récréation, au réfectoire, en permanence, au dortoir, en promenade. Dans la période scolaire on ne connaît ni jeudi, ni dimanche, et encore certains trouvent-ils quelques heures disponibles pour les consacrer au jardinage. Aujourd'hui on trouverait ceci héroïque et au-dessus du possible. En ce temps-là c'était naturel pour tous.

Ces tâches bien lourdes pourtant, étaient rendues certainement plus légères à porter par le bon climat d'entraide fraternelle qui régnait entre tous. On travaillait dur, mais on le faisait dans la bonne humeur, et dès qu'on avait la possibilité de se détendre ensemble on n'y manquait pas, et le directeur pour cela comme pour le travail était en première ligne.

La seconde et la troisième année de Rodez, tu fus très heureux de retrouver près de toi l'ancien camarade de Drigas, l'ami Clément Pradeilles, toujours aussi discrètement serviable et dévoué. Des amis comme lui sont rares et précieux.

Je ne veux pas parler ici de ta pédagogie personnelle, de ta manière d'enseigner et des succès ou des échecs que tu y rencontres. Tu ne nous en a pas parlé et je n'aurais rien pour étayer mes dires. Je demanderai à d'autres qui t'ont connu plus tard de dire ce qu'ils en savent.

Ce que nous savons, par les documents officiels, c'est qu'en septembre 1938, hop ! tu es catapulté directeur au fin fond de l'Aveyron à Saint-Sernin-sur-Rance. Mais oui, bien sûr, c'est encore une promotion et la reconnaissance de tes capacités. Te voilà patron de l'école libre de ce chef-lieu de canton avec pour adjoint un confrère méticuleux pour sa classe, Raymond Soubiès. L'inconvénient du poste est d'être un isolé, mais cependant tu trouves des confrères à Villefranche d'Albi à une trentaine de kilomètres, avec Mr Lalande et Aurélien Roques. Quant à ton petit cousin de La Parade, Prosper Gély, il dirige présentement l'école de Roquefort, à une quarantaine de kilomètres de chez toi, distance que tu avales aisément en moins de deux heures de bicyclette.

En somme tout va bien pour toi, à Saint Sernin, et le temps pourrait y dérouler tranquillement son écheveau pour de longues années, si...

Si l'imprévisible, brusquement n'allait se produire. L'imprévisible, oui, et l'irréparable aussi, va éclater soudainement comme un coup de tonnerre dans le ciel surchauffé du mois d'août 1939.

DANS LA GRANDE TOURMENTE

"Rappelé à l'activité le 17.08.39 sous les ordres du Général commandant en chef.

Affecté au 96^e Régiment d'Infanterie sous les ordres du Général commandant la Région.

Arrivé au Corps le 17.08 39.

Fait prisonnier à Saint-Valéry-en-Caux le 12.06.40".

L'extrait des Etats Signalétiques de Services du caporal-chef AIGOUY ne nous en dira pas davantage sur cette période 1939-1940 où se déroula cette aventure qu'on nommera la drôle de guerre terminée de façon si tragique.

Mr Romain MARTY, Directeur de la Société d'Horticulture du Tarn à Albi, nous apporte, heureusement, sur cette période de bons renseignements. Nous le citons, tout en le remerciant vivement :

"Nous avons été mobilisés au même Régiment, mais pas au même Bataillon, au 96^e Régiment d'Infanterie Alpine. J'étais au 3^e bataillon et lui, je pense, au 1^{er}. Nous étions tous les deux téléphonistes standardistes au P.C. du bataillon. Mr Marius Cazals était employé comme secrétaire du lieutenant-fourrier du bataillon d'Armand.

Nous nous sommes retrouvés durant l'hiver 39-40 sur la frontière suisse à Ferrette non loin d'Alkirch où était cantonné Léopold Lagarrigue, comme météorologiste. J'ai pu après-midi m'échapper du central téléphonique que je desservais pour faire 4 km à pied afin de rendre visite à Armand et Marius qui étaient tous deux dans le village de Ferrette. C'était assez difficile de se retrouver, car nous étions en zone frontalière et la discipline du Régiment était assez sévère.

Nous avons passé tout l'hiver dans le même secteur. Il a fait parfois très froid, - 20° centigrades, et les camions du ravitaillement avaient du mal à circuler sur la terre glacée.

Nous sommes restés dans ce secteur de Toussaint 1939 à fin février 1940. Il a fallu déménager pour aller derrière la ligne Maginot, face à Deux-Ponts, zone de combat lors de l'attaque des troupes allemandes le 10 mai 1940. Un de nos bataillons a été aux premières lignes : il y a eu pas mal de tués et de prisonniers. Armand se trouvait à l'arrière..."(1)

Excusez-moi, Mr Marty : j'interromps ici pour l'instant votre récit, car c'est là que vient se greffer un épisode raconté par la plume humoristique d'Armand :

".. Armand du Causse raconta comment, pendant la guerre, lui et son ami Roger Raynal, un trois-quart du XV de Rodez, avaient été mis K.O. tous les deux ! Devant l'abri construit par Alméras, nous avons installé l'échiquier sur une souche. Je malmenais Roger, qui était coriace, l'animal ! Je tenais ma Reine au bout des doigts : "Roger, échec au..." Crac ! crac ! ziou ! ziou ! Une pluie de fusants... on s'aplatit ! Les pièces, l'échiquier, tout avait voltigé ! Le trois-quart, plus rapide, avait gagné l'abri le premier... Nous avons perdu la partie ! Un mois plus tard, à Saint-Valéry-en-Caux nous étions "mat" tous les deux."

(1) C'est effectivement le 2^e Bataillon du 96^e RIA qui reçut le choc de l'attaque allemande du 10 mai et déplora de très lourdes pertes.

Voilà, nous allons reprendre le récit de Mr Marty, mais il eût été dommage de ne pas cueillir au passage ce sourire d'Armand dans un temps qui inclinait plutôt au pessimisme ; et cela nous montre que même à l'arrière il pouvait y avoir quelque danger dans l'air...

"Quant à moi, j'avais passé une petite quinzaine aux avant postes, mais avant l'attaque du 10 mai alors que le secteur était encore calme.

Nous avions à ce moment-là des relations par téléphone sans savoir où nous nous trouvions, car les centres téléphoniques étaient codés et on ne savait pas le nom des villages."

Nous voici renseignés sur les déplacements du 96e R.I.A. entre août 39 et mai 40. L'histoire du 15e R.I.A. avec ses 2 bataillons formés à Albi et le troisième à Rodez, et où entrèrent beaucoup d'Aveyronnais est à peu près la même à quelques kilomètres près : hiver en Haute-Alsace (Bâle), février en Lorraine sur la Ligne Maginot. Du 7 au 12 mai il contrecarre l'attaque allemande dans le secteur de la Chapelle-aux-Saints où trinquait spécialement le 2e Bataillon du 96e. C'est le 15e R.I.A. qui leur prêta main-forte pour colmater un début de brèche.

Le 122e R.I. de Rodez, aux ordres du Colonel Roland est passé par là lui aussi, mais il ne s'y est pas attardé car l'on pressent que quelque chose de grave se prépare sur la frontière germano-belge.

Après la défaite et la captivité, Armand se posera des questions sur cette période-là dans un de ses "papiers" intitulé "Amertume" :

"Qu'avions-nous fait pour mériter une telle punition ? Malgré la déroute et le désarroi dans lequel elle nous avait plongés, nous étions tous conscients que nous avions été livrés, mais comment, par qui, et dans quelles circonstances?"

A notre retour, nous avons été fêtés, et vite oubliés. Nous avons eu par la suite, l'impression que certains nous tenaient pour responsables en partie de la défaite !

Nous responsables, allons donc ! que ceux qui nous cherchent des crosses lisent donc le livre de Léon Noël, ambassadeur de France : "La guerre de 39 a commencé 4 ans plus tôt". Il n'est pas tendre avec nos dirigeants de l'époque."

Il y a cela qui est vrai, Armand : des erreurs politiques qui s'enchaînèrent sur ces événements dramatiques. Mais il y eut plus que cela : des erreurs militaires graves dans la conception, la prévision et la conduite tactique de notre défense.

Quelle guerre avaient conçu vos chefs en 39, et quelle guerre vous imposèrent-ils ? Exactement celle de grand-papa, celle qui s'était arrêtée en 1918, et qu'on reprenait au même point : le sac à dos, le bon vieux Mauser et les godillots dans la boue. Cela avait fait ses preuves, non ?

Et en face, quoi ? D'énormes unités blindées, rapides, maniables, suivies de colonnes toutes motorisées.

Où étaient vos chefs à vous ? Dans leurs P.C. au milieu de leurs Etats-majors, à 30, 40, 100 km du front, reliés à vous par d'aléatoires téléphones.

Où étaient leurs chefs à eux ? Le général Guderian est dans le premier char. Il sait tout, voit tout, ordonne les manoeuvres en conséquence, à la minute même.

Deux conceptions, deux guerres entièrement étrangères l'une à l'autre.

Mais nous avons l'invincible Ligne Maginot ! Et oui, hélas ! Mais le plus imbécile aurait dit qu'il suffisait de passer à côté. Jamais les allemands n'ont songé à la briser ! Pourquoi faire ? Mais les attaques du 7 au 12 mai sur les avant-postes de celle-ci ne prouvent-elles pas le contraire ? Certainement pas. Les Allemands ont l'occasion d'essayer leurs nouvelles armes sur des unités fort exposées, pourquoi s'en priveraient-ils ? Ces manoeuvres ont pour but second, pleinement atteint, d'ancrer encore davantage le Commandement français dans son erreur de considérer la Ligne Maginot comme clé de voûte du système de défense. Et vous avez vu qu'on y a immobilisé beaucoup de régiments. C'est ce que veulent les stratèges allemands, car leur plan est tout autre que de se casser les dents sur cette ligne de feu.

Eux, ils savent déjà le lieu, le jour et l'heure où les Panzer-Divisions attaqueront.

Oui, oui ! pensent les stratèges français obnubilés, ils vont peut-être chercher à contourner la Ligne Maginot pour la prendre de revers. D'où la nécessité de renforcer ses arrières. On verra ça... En attendant, renforcez, messieurs ! Et derrière le bouclier Maginot s'entassent quatre Armées au complet (IIIe, IVe, Ve, VIIIe) soit 40 divisions, avec artillerie et chars. En face, on le sait, il n'y a que 20 Divisions et pas un seul blindé. Alors pourquoi maintenir une telle supériorité numérique dans ce secteur, alors que partout ailleurs on est en état d'infériorité ? Là nous touchons au mystère d'inconséquence et à l'erreur fatale qui va vous livrer corps et biens, pauvres soldats, au pouvoir de l'ennemi.

Depuis quelques jours les généraux en chef allemands ont en poche l'ordre direct d'Hitler : attaque générale sur la Meuse le 13 mai à 16 heures. Elle devra être franchie simultanément en sept points différents s'échelonnant de Sedan-Sud à Dinant-Nord en Belgique. Les journées qui précèdent sont des journées qui sont consacrées à des pilonnages intensifs, par vagues régulières de 30 avions bombardant tout ce qui, aussi bien sur le front que sur les arrières peut avoir un intérêt stratégique. En attendant, les assaillants se massent sur leurs points d'attaque, les Régiments d'Assaut "Grossdeutschland" parcourent 40 km ce lundi 13 mai pour être à 16 h au bord de la Meuse comme prévu, prévenus que le Führer n'admettait pas la moindre défaillance.

Et la lourde machinerie se met en marche, implacable, fulgurante.

Déjà dans la nuit précédente, 12 au 13, deux têtes de ponts clandestines ont franchi la Meuse, préparant les opérations du lendemain. Ce serait enfantin de les rejeter à l'eau. Mais les chefs sont loin. Ils ne savent pas, ne voient pas, ne peuvent pas coordonner la réplique. Ils restent sereins, optimistes. Alors dans la nuit du 13 au 14 mai l'irréversible s'accomplit.

Le 13, à 16 h, l'attaque est partie exactement à l'heure. A Sedan-Nord, le franchissement de la Meuse n'a demandé que quelques instants. A 19 heures, le régiment Grossdeutschland s'est déjà emparé de la cote 247, son objectif du jour, et l'a même dépassé. Les blindés de Guderian n'ont pas encore traversé, mais ils n'ont plus rien à craindre. Ce sera pour demain matin. Plus au nord, à Dinant, Rommel jouant d'audace et de chance a été encore plus rapide que Guderian. Dès le 13 au soir 15 de ses chars ont pris pied sur la rive gauche de la Meuse. La fête ne fait que commencer pour eux.

La débandade aussi pour les autres. Autant qu'on puisse en juger c'est de Bulson, petit village à 10 km de Sedan, qu'est parti ce vent de déroute.

La raison ? L'apparition au soir du 13 mai, des diables de Von Courbière (1), ces soldats d'élite de la Grossdeutschland, après que nos artilleurs, aient été terrorisés deux jours durant par les pilonnages incessants de l'aviation allemande, alors que pas un oiseau à cocarde tricolore ne vient relever leur moral.

Alors qu'on se bat encore sur les bords de la Meuse, ici ou là, la panique les prend aux tripes, et se propage comme un feu de broussailles. Non l'artillerie ne se ressaisit pas, elle s'enfuit. Cinq régiments encombrant les routes, entraînant avec eux les soldats des arrières, des infirmiers, des tringlots. "Les chars allemands sont à Bulson !" Ce n'est pas vrai, mais la nouvelle crépite sur tous les téléphones. Les P.C. démenagent précipitamment. Les routes sont déjà encombrées de civils entamant leur "exode". Le désordre est total.

Cela n'eût pû être qu'une sale surprise. La panique en fit un désastre.

Par les brèches ouvertes la formidable puissance allemande se déverse comme un fleuve, aussi bien en France qu'en Belgique.

Le 15 toute la IXe Armée de Corap reçoit l'ordre de décrocher face aux blindés de Rommel, en Belgique.

Mais nous avons 3 Divisions Cuirassées de Réserve, destinées en principe à rétablir la continuité du front.

La 1ère se porte vers Charleroi au secours de Corap. Mais son chef, Bruneau, n'est pas Rommel ; il est à son P.C. à 20 km en arrière, accroché au téléphone. Que de temps et d'occasions perdus !

La 2ème doit accourir de Châlons, vers la Belgique, par voie ferrée tandis que le carburant arrivera par route. Mais les camions sont coincés quelque part, et lorsqu'il faudrait agir, là où sont les chars il n'y a pas l'essence. Elle ne pourra rien faire.

La 3ème s'engage en avant de Sedan. Elle aussi rate les occasions de répliquer parce que son chef se tient à 12 km et que tout dans cette nouvelle guerre se compte en minutes.

Du reste à Sedan c'en est fini de la IIe armée d'Huntziger. La percée de Guderian est triomphante. Le front allié s'écroule par pans entiers de Sedan à la Hollande. Mais tandis qu'on avait prédit l'offensive allemande en direction du Sud et de l'Est, voilà que toutes les divisions de Panzer de Guderian, comme de Rommel, foncent vers la Mer. On sait la suite : les armées du Nord et de Belgique prises au piège, n'ayant comme dernière ressource que d'essayer d'embarquer. Bien des nôtres ont connu ces moments tragiques ceux, du 122e R.I. de Rodez par exemple qui se fait capturer devant Dunkerque.

Dans les premiers jours de juin, seulement, oui seulement, le 96e R.I.A. d'Armand, comme le 15e R.I.A. est envoyé dans la Somme combattre l'étau de fer qui se resserre sur le Nord français. Tentative désespérée, trop tardive et vaine. Dunkerque est tombée. La Belgique est partie réglée.

Alors les 2 Divisions Panzer de Hoth, les 4 de Keist où opère Rommel se tournent vers le Sud, suivant la côte et en direction de Paris. Quant aux 4 Divisions de Guderian elles s'en vont moissonner l'Est français, mûr à point.

(1) Cet officier pourrait être de notre côté si Louis XIV n'avait pas commis la faute de révoquer l'Edit de Nantes.

Il s'agit pour elles d'un plan de marche militaire plutôt que de bataille. Le dramatique est pour le côté français. Dramatique, ou insignifiant et ridicule.

Pourtant les troupes se battent sur place, laissant passer les blindés, se reformant en hérisson, se battant contre les fantassins allemands qui suivent. Il n'y a plus de front. Cette résistance héroïque est à mettre au compte du baroud d'honneur des Français.

Encerclées, dépassées par les chars, privées de ravitaillement nos troupes se laissent finalement capturer par l'infanterie allemande qui suit, avec peine il est vrai, l'avance si rapide des blindés.

Ainsi le 96e R.I.A. d'Armand est-il capturé le 12 juin à Saint Valéry-en-Caux et Néville tout comme leurs frères du 15e R.I.A. Quelques hommes ont pu embarquer. Revenus au combat par Cherbourg, la plupart se feront capturer eux aussi avant d'avoir pu passer la Loire.

Il reste au gouvernement qui est à Tours, puis à Bordeaux de prendre la mesure du désastre pour aboutir à la signature de l'armistice le 22 juin à 18 h 30.

Voilà cher Armand, toi qui te posais avec amertume ces questions, voilà comment vous en étiez arrivés à ce point de misère qui vous accablait. Aviez-vous été trahis, livrés ? Je ne le crois pas. Mais mal servis par des incompetents, des arrivistes et des lâches, certainement oui ! Pourquoi ne pas le voir ? L'Histoire s'écrit au futur. Les malheurs de 40 étaient inscrits en genèse dans des choix bien antérieurs.

STALAG XI A - MATRICULE 6739

Pour renouer avec le fil chronologique rappelons que le 96e R.I.A. a été envoyé de toute urgence dans la Somme aux premiers jours de juin 1940. Il débarque à Beauvais, et remonte vers Abbeville. Le 4 juin il trouve le contact avec l'ennemi à 4 km au sud d'Abbeville. Les pertes sont sévères. La situation est dramatique au plus haut point en contraste flagrant avec la nature qui affiche un optimisme insolent. On se bat dans des blés opulents et des vergers pleins de promesses. Mais la nature fait son devoir, laissant les hommes à leur triste folie.

Le 15e R.I.A. d'Albi et Rodez se bat exactement dans ce même secteur lui aussi. Il est décimé par les accrochages meurtriers. Le 5 juin son chef, le Colonel Favatier est tué avec son état-major, dans une pommeraie, par le tir d'un obus qui a fait mouche sur le groupe. Les manoeuvres d'encerclement sont telles que les régiments ne peuvent que se replier vers la côte de la Manche, à Saint-Valéry-en-Caux. Quelques rares combattants pourront embarquer sur des embarcations de fortune pour reprendre le combat, en Normandie, en Bretagne, sur la Loire même.

Les autres, encerclés, finissent par se rendre. Armand est du nombre. Par étapes, à pied, les vaincus, remontent vers le Nord. L'Allemand est dépassé par l'ampleur de sa victoire et par un tel afflux de prisonniers. Des camps de transit sont improvisés : Béthune (Pas de Calais) est de ceux-là. Armand y attendra son départ vers l'Allemagne.

Enfin, un jour d'octobre s'ébranle un long convoi. Les P.G. sont entassés et enfermés dans des wagons à marchandises ou à bestiaux, sans la moindre commodité de confort, ni même d'hygiène élémentaire. Louis Caubel de Rodez fait partie d'un tel convoi, en compagnie de deux de ses compatriotes : Vaysettes de Rodez et Rey de La Primaube. Aucun ne déborde d'optimisme. L'oeil collé à une fente ils regardaient défiler des gares interminablement, à travers la Belgique, puis l'Allemagne.

Dans un coin du wagon, apparemment indifférents au côté lamentable de la situation, deux hommes, assis sur le plancher se laissent absorber par d'interminables parties d'échec. Comment ont-ils pu sauver leur jeu dans la déroute? Par quelle ingéniosité parviennent-ils à maintenir l'ordre et la stabilité de leurs troupes, au milieu des chocs que subit le convoi ?

L'un des deux est Armand AIGOUY. Louis Caubel ne le connaît pas encore. Mais l'image insolite de ces deux joueurs s'incruste dans sa mémoire. Ce n'est que 4 mois plus tard que Louis apprendra le nom d'Armand et son origine ruthénoise. Alors ils deviendront d'inséparables amis.

En attendant le convoi se traîne toujours, passant le Rhin et d'autres fleuves, s'enfonçant au coeur de l'Allemagne. Il ne s'arrêtera qu'à une centaine de kilomètres au Sud-Ouest de Berlin, en Saxe. Altengrabow est le camp qui accueille les milliers de K.G. (Kriegs-gefangene) du Stalag XI A.

De l'avis d'Armand ces premiers mois furent les plus pénibles. On y était ballotté de côté et d'autre "tel un troupeau de moutons ayant à ses trousses des "bergers allemands" ". "De plus nous étions coupés des nôtres ; plus de lettres pleines de tendresse, d'amour, de conseils. De part et d'autre on se posait les mêmes questions - "Que sera devenu mon petit ? - Que doivent-ils faire à la Maison ? "

"Le convoi qui venait de Bétlhune reçut ses premières lettres et cartes-lettres à expédier fin octobre 40. Les réponses arrivèrent aux environs de Noël."

Et encore, Armand, qui ne sut pas modérer son franc-parler, même par écrit, fut-il rapidement sanctionné par 6 mois de privation de lettres et de colis. C'est un ami anonyme qui travaillait au tri à Magdebourg qui, en lui sauvant un colis, y glissa ce mot pour l'avertir :

"T'es repéré, tout est bloqué ici, tiens ta langue !"

Au camp d'Altengrabow la nourriture était intentionnellement très réduite. On incitait ainsi les P.G. à se porter volontaires pour aller travailler dans divers kommandos des environs. C'était la solution généralement adoptée. Armand y répugna pendant de longs mois.

Mais le 20 février 1941 il est parmi les 30 prisonniers qui quittent le Camp pour aller travailler à l'usine Sachsenberg à Dessau-Rosslau au bord de l'Elbe. Cette fois il y a Louis Caubel avec lui et les deux amis feront tout pour ne plus se séparer.

Leur nouvelle résidence n'est pas rébarbative à première vue. Certes, des prisonniers, lorsqu'ils arrivent, sont en train de l'entourer des indispensables rangs de fils de fer barbelés. Mais le site et la maison sont très bien. La maison c'est le "Schanzenhaus", "le Café de la Terrasse", ancien Hôtel historique précise la carte de la maison. Le lieu est situé tout au bord de l'Elbe, sur sa rive droite qu'il domine, car il y eut là anciennement une fortification*. Par chance, le lieu du travail de ce petit kommando est tout contigu : l'usine métallurgique Sachsenberg aux multiples ateliers confronte le "Café de la Terrasse". L'un de ses ateliers, le "Bootsbau" où se fabriquent des vedettes rapides a directement accès à l'Elbe pour les essais. Les avantages de cette proximité sont intéressants. Point de long chemin à faire pour aller au travail ou en retourner, et même à midi l'on peut revenir manger chaud chez soi.

Cette situation un peu privilégiée, ne durera que 18 mois, mais ce sera autant de pris. Deux ponts, côte à côte, franchissent l'Elbe à deux pas en amont du Schanzenhaus, celui de la voie ferrée solide et ancien, celui plus récent de la voie routière, en bois seulement. A l'extrémité des ponts sur rive gauche d'Elbe la masse d'une tour carrée domine les frondaisons. Ils ne savent pas encore que c'est là que sera installé leur futur kommando 170/13, dans la langue de terre déterminée par la Mulde qui rejoint l'Elbe à quelque centaine de mètres plus bas. C'est là qu'ils devront durant de longs mois attendre leur libération. En attendant les 30 nouvelles recrues sont réparties dans les divers ateliers de l'usine. Armand se souvient parfaitement de ce premier contact et le conte ainsi :

"Le lendemain nous étions trois à décharger un wagon de charbon : Chatton, Kerbrat et moi. Le premier, Vosgien, ancien élève de l'École Normale de Strasbourg, connaissait l'allemand ; il allait nous servir d'interprète."

Un contremaître du Bootsbau vint nous chercher et nous conduisit chez Kuhnt, l'ingénieur en chef. Chatton fut interrogé le premier et lorsque le patron posa la question : "Beruf ?" (Profession) je vis le petit homme se rembrunir et laisser échapper "Scheisse !" (M...!) car Chatton avait décliné : "Lehrer" (instituteur). Pour Kerbrat, même processus et même réponse finale encore plus accentuée !... Mon tour était venu, et Chatton éclata de rire. Kuhnt, écoeuré, avait compris et il nous tint un discours bien senti, où il était question de "Produktiv Arbeit" et non de ... propres à rien pour ses ateliers.

"J'avais appris trois mots d'allemand. Je résolus d'acheter une grammaire et d'étudier la langue."

* Documents 17 et 18

DANS LE CREUSET DES EPREUVES

"Interné au Stalag XI A, N° Mle : 6739

Rapatrié le 08.05.45

Démobilisé par le C.D. du Canton de Mende le 24.05.45"

(E.S.S. 246/62)

Pauvres de nous, et pauvre de toi, aussi Armand, si le Seigneur ne retenait à notre crédit que ce que veulent bien retenir les Etats Signalétiques de Services ! Mais heureusement sa mémoire est-elle sans faille, immense et totale comme son coeur de Père, et tout ce que tu auras fait de beau et de bien durant ce temps, chaque parole d'amitié et de réconfort, chaque geste de bon samaritain, chaque pas accompli dans le courage, chaque épreuve et chaque souffrance, toutes tes justes révoltes et tes saintes colères, et tes larmes les plus secrètes, et tes prières montées du fond des désespérances humaines, tout, te dis-je, aura été précieusement recueilli et noté au Grand Livre pour reflourir en portée d'éternité.

Oui la mémoire de Dieu est sans faille. Celle des hommes aussi est très belle quand le coeur joue sa partie. La tienne, Armand, était immense, stupéfiante. "Quarante ans après, il nous citait des faits, des noms, que nous en tombions du cinquième... (étage)" C'est vous, Aimé Ginestet, qui fûtes aussi du XI A, qui disiez cela. Et vous avez raison. Et c'est bien la preuve qu'Armand avait un coeur qui savait aimer et qui restait fidèle.

Parmi tous ses copains du Kommando, vous étiez, vous, Mr Louis Caubel, de Rodez, certainement le plus familier, le plus proche. "Loulou" vous appelait-il affectueusement, et il vous considérait comme un frère. Il ne se passait guère de jours qu'il ne parlât de vous, dans ses récits. "C'était à X... J'étais avec Loulou". Bien sûr vous étiez comme inséparables. Vos paillasses : côte à côte. Vos places à table : côte à côte. Vos colis : partage fraternel. Quelle expérience d'amitié unique, exceptionnelle, avez-vous vécue là, fortifiée au creuset des épreuves ! Je le dis tout simplement : cela me remplit d'émerveillement. Plus que tout j'admire cette fleur d'amitié née et épanouie entre les barbelés.

Comment pourrions-nous penser que tout cela puisse s'évanouir dans un non-être absurde et cruel ? Je vous dis qu'Armand a déjà monté l'Amicale des anciens P.G. A tous, n'en doutez pas, il vous prépare de belles retrouvailles !

Je vous ai demandé, Mr Caubel, de nous parler de votre ami Armand. Eclairiez-nous en particulier sur les premiers temps qui suivirent votre capture et virent votre départ vers la "grande Allemagne."

L 'HISTOIRE D'UNE GRANDE ET BELLE AMITIE

Nous donnons donc ici la parole à Loulou Caubel, qu'Armand estima comme un frère.

"Je ne connaissais pas Armand à notre arrivée au Camp bien qu'ayant fait ensemble dans le même wagon le voyage Béthune-Altengrabow, après notre séjour à Béthune de fin juin à octobre.

Quinze jours après notre arrivée à Altengrabow je fus expédié en kommando en l'occurrence une ferme d'état du côté de Magdebourg. J'en revins avec un bras dans le plâtre, ce qui me valut d'être exempt de travail pendant un mois. Il me fut aisé de rencontrer tous les jours mon ami Henri Vayssettes, ancien camarade de lycée et de bureau au Crédit Lyonnais à Rodez. Il appartenait au 56e d'artillerie de montagne. Lors de la débacle je le retrouvai à Doulens et nous sommes restés ensemble jusqu'à notre départ de Béthune pour l'Allemagne. C'est lui qui me fit connaître Armand. Nous savions que notre séjour au camp (Altengrabow) serait de courte durée et que bientôt nous serions envoyés en kommando. J'avais été immatriculé sous le N° 6768, Armand avait le 6739. Nos numéros de matricule étant proches nous espérions avoir la chance d'être dans le même kommando. En quelques jours, début février, le camp se vida. Avec Armand nous fûmes des derniers à partir en kommando. Nous faisons partie d'une colonne composée de 30 hommes. L'on nous fit monter sur un camion qui nous amena à Rosslau au kommando 170/13. (Ce jour-là nous étions loin de penser que nous y resterions 5 ans).

Peu de temps après notre arrivée à Rosslau, Armand se mit en tête d'apprendre l'allemand. Chatton, instituteur dans les Vosges, avait appris l'allemand à l'école normale de Strasbourg. C'est lui qui lui donna les premiers rudiments de la langue et lui procura un bouquin. Tous les soirs après avoir mangé, Armand se mettait à étudier.

A Bootsbau après avoir été remercié comme peintre, il travailla au magasin des rivets. Il s'agissait de couper les rivets aux dimensions indiquées. En face de lui il y avait Orma, une brune allemande très bonne pour les P.G. français. Avec elle il fit de rapides progrès. C'était elle qui relevait les fautes qu'il faisait et lui donnait les explications qu'il souhaitait. Par son intermédiaire il se procura une grammaire et divers livres d'allemand dont il faisait la traduction.

Le soir après avoir mangé il prenait ses bouquins et pendant plusieurs heures il travaillait. C'était ainsi lorsque nous étions au repos, il lisait, traduisait. Aussi grâce à sa force de caractère et à sa grande mémoire il fit d'énormes progrès dans la langue de Goethe. De temps en temps il se faisait un malin plaisir à poser quelques colles grammaticales à son chef magasinier.

C'était durant les premiers mois où nous étions au kommando. A plusieurs reprises j'avais reçu un colis. Armand rien. Un jour il vint à moi et me dit : "Loulou, je ne peux accepter plus longtemps que tu partages les colis que tu reçois". Je lui répondis que ce retard était accidentel et que bientôt les siens arriveraient. Comme il restait sur ses positions je lui dis : Alors cela veut dire que si c'était moi qui ne reçoive pas de colis, tu aurais accepté de ne plus partager ? Il me regarda me serra bien fort contre lui et me dit : "d'accord".

A quelque temps de là, il reçut son premier colis. Il venait du Maroc où un de ses parents officier avait du se replier. Il contenait uniquement du tabac et des cigarettes. Ce fut pour nous une aubaine car à l'époque nous fumions de tout sauf du tabac. Puis les colis lui arrivèrent normalement.

Après le passage de certains P.G. en travailleurs civils ce fut Armand qui devint l'interprète du kommando.

Avec lui, les Français ne devaient si possible jamais avoir tort. Il faisait interprète et avocat en même temps. Sa défense sentait très souvent la partialité. Avec le Chef du personnel ils eurent quelques assauts qui faillirent tourner à l'aigre. Par deux fois j'y assistai et je lui dis en lui tapant dans les côtes : "Armand, as-tu l'intention de me quitter ? Tu y vas trop fort et n'oublie pas que tu es marqué à l'encre rouge, encore quelques beuglantes et tu vas te retrouver en disciplinaire." Je réussis à apaiser sa colère à mon rappel à l'ordre.

Dans son recueil : "Au fil décousu de mes souvenirs", nombreuses sont les anecdotes qu'il serait fastidieux de relater mais qui font bien ressortir le caractère entier d'Armand, en particulier lorsqu'il s'accrochait avec un Allemand.

Pendant les 5 ans où nous avons été ensemble je peux dire sans me tromper, que jamais nous n'avons eu avec Armand le moindre différend, le moindre problème. Un coup de gueule parfois, lorsque nous faisons un championnat de bridge "Non, Loulou tu n'aurais pas du jouer ton valet à pique". Parfois l'inverse se produisait. Et l'on concluait, si nous avions perdu, "on fera mieux au prochain tournoi."

Après la scission des personnels la surveillance de nos gardiens fut beaucoup moins sévère. Le dimanche après midi nous avions quartier libre. Pour ma part j'allais à la baignade dans l'Elbe ou à la pêche à la Mulde, histoire de passer le temps, car le poisson était immangeable. Armand partait seul ou avec Quentin dans les kommandos voisins pour faire du troc. Parfois il revenait avec un litre d'huile douteuse qui normalement servait à l'usine voisine à fabriquer du savon et avec laquelle nous faisons des frites qui empestaient toute la chambrée et les copains disaient que nous allions nous empoisonner.

Pendant 2 ans 1/2 j'ai travaillé à Papierfabrick comme dessinateur. Le bureau travaillait sur un prototype de voiture et tracteur à vapeur. La débacle allemande ne permit pas de les mettre au point avant leur sortie en série.

Lorsque je travaillais à Papierfabrik je partais le matin et ne revenais à Elbzolhaus que le soir. Dès que le groupe d'Armand arrivait nous nous mettions à table. Le repas terminé nous épluchions les pommes de terre pour le lendemain soir. Nous les couvrons d'eau et nous placions notre récipient dans notre armoire. Le lendemain le Garde-mittes faisait chauffer tous les récipients. Pour la nourriture je ne parle que des patates car c'était notre aliment essentiel que nous procurait un groupe de 5 P.G. qui travaillaient chez un marchand de charbon. Lors de leurs tournées à la campagne ils troquaient chez les paysans pommes de terre contre chocolat ou articles divers fournis par Armand. Dès réception des patates on les enfouissait sous l'estrade de la salle de spectacle qui servait de réfectoire et de dortoir. Ces précautions étaient nécessaires contre les fouilles de la gestapo.

Après souper Armand montait à son poste pour prendre les nouvelles au poste radio tandis que les autres faisaient leur lessive, lisaient, jouaient aux cartes. Avec Tarroux nous faisons des agrandissements de photo. A l'extinction des feux chacun regagnait sa paillasse. Avec Armand nous avons toujours aimé être côte à côte à l'étage supérieur. Quand tout était calme il nous donnait les nouvelles qu'il venait de recueillir. Les bonnes nous donnaient espoir et pour les mauvaises nous disions "Ils l'auront tout de même dans le cul."

Armand était un fervent catholique. Louis ne pratiquait pas. Chacun avait son idée à ce sujet et respectait celle de l'autre. La question religieuse n'a jamais affecté en rien notre amitié. Malgré cela nos actions et nos pensées étaient très proches ainsi que j'ai pu le constater.

Il a surmonté toujours avec beaucoup de courage tous les malheurs qui se sont abattus sur sa famille et en particulier la mort prématurée de ses deux frères.

Lui qui aimait tant pour se détendre la marche dans la nature a souffert sans jamais se plaindre ou faire allusion à sa maladie qui l'a contraint à ne pas sortir et à rester confiné dans sa chambre durant des journées entières.

Tant que je vivrai le souvenir de mon vieil ami de captivité restera celui d'un homme droit, sincère, qui n'admettait aucune défaillance dans la ligne droite qu'il s'était tracée. Il ne supportait pas ce qui lui paraissait faux. Il était juste et avait les hypocrites en horreur.

C'est une véritable vocation qu'il avait pour son travail et il savait se faire aimer de ses élèves.

Armand, depuis que tu n'es plus, ma pensée est souvent vers toi."

Louis CAUBEL